

Henriette Dessaulles
Lettres de Fadette

Deuxième série



BeQ

Henriette Dessaulles

(1860-1946)

Lettres de Fadette

Deuxième série

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 102 : version 1.1

Lettres de Fadette

Deuxième série

selon le 2^e volume publié par
l'Imprimerie populaire, Ltée, Montréal, 1914.

I

S'aimer soi-même

On nous a dit et répété bien souvent que nous nous aimions trop et nous l'avons cru. C'est pourtant une grande erreur, et notre tort, c'est, au contraire, de ne pas nous aimer suffisamment et assez bien. Dans notre égoïsme nous aimons notre paresse, nos aises, nos idées fausses, ce qui n'est pas du tout nous aimer.

Et pourtant le commandement divin, « aimer votre prochain comme vous-même », nous fait une loi de cet amour de nous-mêmes et nous le comprenons si peu que nous ignorons totalement son absence en nous.

Ces réflexions me sont venues, hier, en voyant nombre de gorges délicates exposées aux rudesses d'un grand vent du nord.

S'aimer, n'est-ce pas se vouloir du bien, souhaiter pour soi toutes les perfections physiques et morales, travailler à acquérir celles qui nous manquent et à conserver celles que nous possédons ?

Or, qui a le souci réel de rendre parfaits, – au moins d'une perfection relative, – son corps et son âme ?

Les femmes, malgré leur incontestable vanité, gâtent leur beauté à plaisir : elles brûlent et teignent leurs cheveux, elles maquillent leur peau, elles ne soignent pas leurs mains, elles gaspillent leurs yeux, elles déforment leur taille, et, ce qui est plus grave, pour des satisfactions de paresse, de gourmandise et de vanité, elles compromettent sérieusement leur santé. La plupart seront surprises de constater que ce que j'écris est vrai, elles n'y ont jamais pensé !

Si dans l'ordre physique nous nous négligeons ainsi, que dire de l'insouciance phénoménale que nous apportons à l'embellissement de notre esprit et de notre âme ?

Si nous nous aimions, nous comprendrions

que notre premier devoir est de donner toute notre valeur. Et comment, sinon en faisant disparaître nos tares et en développant nos qualités ? C'est, hélas, le moindre de nos soucis : nous nous contentons de cacher les premières et de simuler les secondes et cela nous satisfait. Pour la plupart, paraître est tout : nous préférons un beau chapeau à une belle chevelure, et pourvu que nous ayons l'apparence des vertus prisées dans notre milieu, le fond de notre âme nous importe bien peu.

Pourquoi, si ce n'est que nous ne nous aimons pas ?

Quelle révolution morale s'accomplirait dans le monde, si, résolument, pratiquement, chacun de nous se mettait à s'aimer de la bonne manière, en se voulant parfait et en travaillant à le devenir physiquement, intellectuellement et moralement. C'est pour le coup que l'ennui serait banni de la terre, car nous serions très occupés ! Il n'y aurait plus de vies vides et stériles si nous savions bien nous aimer et aimer les autres de la même façon ! En nous efforçant d'acquérir sans cesse des

beautés nouvelles, nous ne deviendrions, cependant, ni vaniteux ni suffisants, parce que nous nous sentirions toujours bien inférieurs à notre idéal.

Même au point de vue physique, l'aspiration à la vraie beauté tuerait la vanité... Quelle jolie femme, se comparant aux modèles de la statuaire grecque, ne deviendrait pas modeste ?

En attendant cette ère de perfectionnement que j'appelle de tous mes vœux, je supplie les jeunes imprudentes de veiller sur leur santé et de ne pas compromettre la solitude de leurs poumons par des décolletages imprudents pendant la mauvaise saison.

II

La petite servante

Clopin-clopant, dans la neige fondante, la petite infirme va lentement son chemin, attrapant un coup de coude par-ci, une invective par-là, car elle glisse et se tient difficilement sur le trottoir glacé et inégal, et sans le vouloir, elle heurte les passants. Le vent du nord lui cingle la figure, ses doigts bleuis retiennent, avec peine, le gros paquet mal attaché, et elle a chaud et froid tout à la fois.

Lasse, essoufflée, elle s'arrête au coin de la rue et elle s'appuie au mur. Les autos et les voitures filent, les tramways arrêtent, se vident, se remplissent et repartent. Comme elle serait vite rendue si elle y montait, mais elle n'a pas le sou ! Elle avait chaud tout à l'heure, voilà maintenant que des frissons lui courent dans le dos, et il se

fait tard... sûrement, elle sera grondée pour avoir été si longue à rapporter ce manteau !

Mais bah ! Elle est grondée sans cesse... C'est curieux de voir tous ces passants : ils paraissent heureux, pressés ; ils courent... sans doute vers leur maison accueillante et chaude, leur Home. Elle n'a jamais eu de Home, elle, ni en Angleterre, ni ici. Elle ne se presse pas, elle, car elle va inévitablement vers de la tristesse : celle qu'elle connaît, et d'autre peut-être pire !

Quand elle se remettra en marche, ce sera vers la vilaine maison de l'avenue Laval où une maîtresse exigeante et vulgaire commande et gronde ; elle vit la petite chambre humide et froide du sous-sol, entre la cuisine sombre et malpropre, et la cave, où les rats grugent et se battent : c'est là qu'elle dort comme elle peut ; et tout le jour, elle court en boitillant, sans jamais arriver à contenter la grosse femme criarde qui l'appelle « face d'Irlandaise » !

Elle suit des yeux la bousculade de la foule de six heures, et elle se demande pourquoi elle est née de parents qui l'ont abandonnée ? Pourquoi,

de l'orphelinat anglais, on l'a envoyée au Canada, si frêle, infirme, incapable de se défendre ? Pourquoi, dans ce pays de liberté, elle est une misérable petite esclave ?

Aucun « parce que » ne répond à ses pourquoi ; la foule s'agite toujours, le jour baisse ; le cœur gonflé, les yeux remplis de larmes, elle se décide enfin à traverser la rue. Mais elle a mal calculé son élan ; un tramway la frappe, et elle tombe.

.....

Quand elle ouvre les yeux, longtemps après, elle voit une salle toute blanche et remplie de soleil ; il lui semble qu'une figure douce est penchée sur elle ; vite, bien vite, elle referme les yeux afin de ne pas interrompre un si joli rêve !

Mais on lui parle, on lui fait boire une potion, elle ne rêve pas, et c'est bien la petite Nelly qui est couchée dans ce bon lit et à qui la jolie garde parle si doucement.

Et peu à peu, la mémoire lui revient de la rue

ruisselante et encombrée : elle sent encore le choc terrible, elle s'agite... elle veut questionner, mais on lui ordonne de se taire, de ne penser à rien.

Et une vie nouvelle, douce et vague comme un rêve, commence pour Nelly qui ne peut plus courir et qu'on ne gronde plus.

On la soigne, on la sert, on consulte ses goûts : elle n'entend que des voix douces et de bonnes paroles ! Pourvu qu'elle ne guérisse jamais ! C'est si bon de se reposer et d'être bien traitée !

Elle croit se laisser vivre... elle ne se doute pas que, tout doucement, elle glisse dans la mort.

Un jour, le chapelain vient : il lui parle de Dieu et du ciel, et il lui demande de se rappeler tous ses péchés pour les lui dire. Elle cherche bien... mais elle n'a pas eu le temps de pécher beaucoup, et toute la malice qu'elle connaît, c'est celle des autres à son égard. Le bon prêtre la bénit et l'absout, car il faut être si pure pour aller voir le bon Dieu !

– Comment ! c'est bien vrai ? Ne retournera-t-elle plus jamais à l'Avenue Laval ? – Non

puisqu'elle va au ciel...

Une extase remplit les grands yeux, la petite main saisit la manche de la soutane : « O Father, thank you ! » Elle le remercie avec élan comme s'il venait de lui faire cadeau de la mort.

III

Petite ville

Il m'est impossible – et je le regrette – de répondre directement aux si jolies lettres qui me viennent de la ville et de la campagne : je veux au moins remercier mes correspondants et mes correspondantes, et leur dire comme je suis sensible à leur sympathie : j'y puise un grand courage, et de l'ardeur pour mon travail qui en devient plus facile.

On me fait beaucoup de confidences : je m'arrête aujourd'hui à la plainte un peu amère d'une jeune fille qui habite une « petite ville endormie et plate où je moisis, madame ; vous pourriez à l'aide d'un microscope, voir la légère mousse verdâtre qui m'envahit ! »

Elle me fait ensuite une peinture de cette ville qu'elle juge bien sévèrement, il me semble : peu

de gens cultivés, beaucoup de vulgaires commères ; ni bibliothèque, ni musique, ni théâtre : ce qui absorbe à un égal degré l'attention des habitants de la dite ville, ce sont les préoccupations ménagères et la chronique scandaleuse. La surveillance s'y exerce dévotement et sans charité, par des sacristines impitoyables qui ont peu de jugement et une langue très longue : dès qu'on s'écarte de la routine, dès qu'elles sont en présence d'un geste qu'elles ne comprennent pas, le rapport se fait, la condamnation est portée... tant pis pour la justice et l'esprit évangélique ! C'est là le moindre de leurs soucis.

– Je sais qu'il y a du vrai dans tout ceci et c'est le côté petit et laid de la vie des petites villes. Mais il y en a un autre, et nous allons voir ensemble si votre vie grise ne peut s'illuminer par certains côtés et devenir ce que vous souhaitez : active, vivante, utile à vous-même et aux autres.

Et d'abord, je vous prie d'examiner si les jeunes filles de la grande ville profitent autant que vous vous l'imaginez de la vie intellectuelle

plus large, si leur goût artistique s'y forme davantage, si elles sont en un mot supérieures à leurs sœurs des petites villes ? Moi qui ai de l'expérience, je puis vous répondre, non pour déclarer les unes supérieures aux autres, mais pour vous assurer que ce qui fait le plus grand charme de la femme... une forte vie intérieure, une personnalité accentuée, ont plus de chances et d'occasion de se développer dans une vie moins factice et plus paisible que la vie des grandes villes.

Je suis d'avis que l'espace, l'air et la lumière sont aussi nécessaires aux âmes qu'aux arbres. Vous avez vu dans les forêts des massifs de petits arbres pressés ensemble ? Ils se nuisent, les plus gros étouffent les plus petits qui se vengent en les gênant à leur tour : leurs branches s'enchevêtrent, quelques-uns ne reçoivent le soleil que d'un côté, tous ont des branches sèches et souffrent du manque d'air et d'espace. Aucun n'arrivera jamais au développement gracieux et symétrique de l'arbre isolé qui reçoit de chaque saison sa part de soleil. Il est fort et superbe parce qu'il a sa vie propre, sa beauté personnelle.

La nature féminine a plus de chance d'acquérir de la force et de l'originalité si elle s'éloigne des foules qui suivent sans les discuter les décrets de la mode et du snobisme.

Étant donné qu'une jeune fille a le goût d'acquérir une culture intellectuelle ou artistique au-dessus du niveau ordinaire, elle a dans sa petite ville plus de loisirs pour étudier et plus de chances de réussir qu'une jeune fille douée des mêmes aspirations dans une grande ville.

Cette dernière a si peu de temps ! Sa vie est encombrée : la diversité de ses obligations et de ses distractions, le contact avec tant d'autres vies, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle recherche et tout ce qu'on lui impose lui communiquent une activité fiévreuse, énervante et peu féconde. À la fin de chaque semaine comme au bout de chaque journée, elle constate qu'elle s'est agitée et fatiguée sans aucun résultat visible. Elle se disperse : son attention, son temps, ses forces, tout cela s'émiette, s'envole en parcelles et il n'en revient que de la lassitude.

Il est vrai que les jeunes filles de la grande

ville ont l'avantage d'être à portée des bibliothèques, des conférences, des beaux concerts... mais encore, faudrait-il voir comment elles profitent de cet avantage, si elles ne dédaignent pas ce que vous enviez si fort, si elles apprécient ce que vous regrettez tant ?

Croyez-moi, ma petite amie, ne vous laissez pas « moisir » : vous n'en avez pas le droit et cela ne doit pas être amusant ! Vous êtes intelligente, faites-en profiter les autres : si toutes les personnes intelligentes de votre petite ville en font autant, voilà tout trouvé un cercle de connaissances agréables.

Vous n'avez pas à votre disposition une bibliothèque publique, mais vous pouvez facilement, et à peu de frais, vous en former une où vous réunirez le génie, l'esprit, la poésie des meilleurs auteurs : chaque livre choisi avec amour, deviendra votre ami et votre maître, souvent un conseiller utile, toujours une distraction aimable. Chaque volume sera un petit bonheur nouveau qui entrera chez vous, qui y habitera, que vous retrouverez quand les autres

s'évanouiront. Et non seulement vous aurez des livres, petite bienheureuse, mais le temps de les lire, de les relire, de les rêver, de les apprendre. Vous avez le temps de vous sentir vivre : vous n'êtes pas emportée, roulée, bousculée par la vie pressée qui court toujours, en chavirant tout sur son chemin.

Puisque vous devez l'habiter, cette ville, à laquelle vous mettez un masque vilain, essayez donc de voir sa véritable physionomie, dégagez sa beauté bien plus profonde que vous ne le soupçonnez, et tirez d'elle tous les avantages possibles. Ne perdez pas votre gaieté et la joie de votre jeunesse à tendre les bras vers l'inconnu impossible ; développez normalement et harmonieusement vos qualités et vos aptitudes, utilisez le temps qui vous pèse et vivez pleinement votre vie présente. Demain, il est possible que vous soyez transportée sur un autre théâtre, une vie plus mouvementée vous attend peut-être ? Vous y serez bien préparée ; vous serez « vous » et non une quelconque qui n'a cherché qu'à imiter les autres. Et si vous devez

vivre chez vous, vous contribuerez à embellir la petite ville que je continue à croire calomniée.

IV

Jours de neige

Ô les longues, longues journées, où la neige lente, infatigable, ne cesse de tomber et se pose comme un voile sur toutes les choses... et sur toutes les pensées. Est-ce de la tristesse qui pèse sur nos âmes ? Non, c'est pire, c'est de l'ennui : un ennui sans révolte qui endort le goût de la joie, qui paralyse la volonté, qui supprime tous les intérêts, et comme d'une main molle, détache les liens qui nous retiennent à la vie...

Il nous manque la lumière claire et dure qui taille les ombres comme un couteau, et devant tout ce blanc qui s'étend entre le ciel et la terre, on finit par douter qu'elle existe. La lumière qui manque à nos yeux manque aussi à notre âme, nous sommes vraiment au pouvoir de la main molle qui détache les liens de la vie ! C'est à ces

heures que nous disons : « À quoi bon ? » à toutes les sollicitations du devoir ou de l'amitié. À quoi bon faire cette visite, répondre à cette lettre, m'occuper des autres, me préoccuper de mes affaires ? Lâchement, nous désirons ne rien faire jamais ! Et nous n'avons pas honte d'être si lâches, pas plus que nous nous en louons... tout nous est si égal, si absolument égal !

Et pendant que nous nous enfoncions dans cette somnolence plutôt agréable, nos amis ont eu du chagrin, nos voisins ont été malades, les nôtres ont cherché notre aide, et nous n'y étions pas... notre âme dormait et notre corps engourdi ne voulait pas bouger.

Mes amis, en généralisant ainsi, je calomnie quelques-uns d'entre vous qui sont forts et sages, et qui sourient de pitié en apprenant, par moi, que de pauvres petites personnes ont la faiblesse, par les jours de neige, de laisser entrer dans leur âme des tentations de tristesse et de mollesse qui tuent en elles toutes les forces actives.

Je salue ces forts et ces sages, ce n'est pas pour eux que j'écris, mais justement pour ceux

qui ont vu tomber trop de neige pour la santé de leur âme ; à ceux-là je dirai que pour faire une réaction bienfaisante, il faut voir arriver chez soi, dans la tempête, une pauvre femme qui mendie parce que son mari ivrogne l'abandonne, que ses enfants crient la faim, qu'elle va accoucher bientôt dans une cabane misérable où le froid entre comme chez lui.

Voilà une histoire qui vous réveille une âme enneigée, et qui vous fait vous détester avec une ferveur telle, que, tout de suite vous voulez vous transformer et devenir utile, non à vos heures et quand ça vous chante, mais toujours, en toute saison et tous les jours.

Nous parlons de la misère et de la pauvreté, et nous en entendons parler, mais sans croire vraiment qu'il existe des êtres qui manquent de tout. Si nous y croyons, comment pouvons-nous vivre tranquilles sans jamais nous occuper d'eux ?... Si nous n'y croyons pas, allons les voir avec nos yeux, entrons dans leurs demeures, respirons leur affreuse indigence, cela nous sera salutaire.

– Que nous sommes égoïstes, plaignards et chimériques ! C'est à dégoûter de l'humanité de nous observer à certains jours ! Et pourtant, là encore, nous aurions tort : voyons-nous comment nous sommes, mais que ce soit pour essayer de nous améliorer et non pour nous décourager.

Nous ne saurions trop nous défier de la rêverie, qui est presque toujours la dilatation de notre égoïsme, car nous ne nous y occupons que de nous. Dans l'action, nous sortons de nous-mêmes pour aller aux autres, c'est leur bien que nous cherchons, et par une grâce inappréciable, nous y trouvons, pour nous également, un bien que jamais nos heures vagues ne pourraient nous donner.

V

Nos âmes

« Lisez ! Ce sont nouvelles ! » criait aux Anglais l'archer de Jeanne d'Arc, en leur lançant une missive attachée à une flèche.

Hélas, moi je ne puis vous dire : « Lisez, ce sont nouvelles ! » puisqu'il me semble devenir un brin rabâcheuse, et vous dire des choses usées à force d'être dites par d'autres et par moi-même !

Du nouveau, d'ailleurs, du vrai nouveau, il n'y en aurait que si nous changions de planète.

Car c'est toujours l'éternel recommencement des mêmes choses aux mêmes saisons, aux mêmes jours, aux mêmes heures. Si bien que la vie ressemble à une immense roue qui tourne pendant toute l'année et nous ramène au point de départ ; en y touchant, nous reprenons l'âme de la

saison... et quatre fois par année notre âme se transforme. Il semble bien que notre âme d'hiver se glisse toute frileuse hors des boîtes à fourrures, et que, dans le parfum tiède des confitures de fraises, naisse notre âme d'été, indépendante et vagabonde, qui secoue les entraves et franchit les espaces...

Mes petites sœurs, je parle, pour vous seules, d'un mystère que vous seules comprenez. Car les hommes, eux, n'ont aucun souci de l'air du temps et de la couleur du ciel. Pourvu que leurs affaires aillent à leur gré il fait toujours beau temps. Et ils ont parfaitement raison, seulement, ils n'ont aucun mérite à avoir raison puisqu'ils sont ainsi faits. Et cela vient de ce qu'ils n'ont qu'une âme invariable et immuable, et elle n'est même pas toujours à la portée de la main comme la vôtre, comme la nôtre !

Quand vous aurez compris cela, vous serez plus calmes et plus heureuses. Presque toutes, vous vous bercez de l'illusion qu'ils peuvent saisir les nuances et comprendre les délicatesses et les subtilités féminines. C'est une grave erreur

et la source de la plupart des malentendus humains.

Les hommes, croyez-moi, sont très positifs, très affairés, et surtout, bien plus occupés d'eux-mêmes que de vous : ils n'ont ni le temps, ni le goût de s'arrêter devant ce qu'ils ne comprennent pas : ils passent vite et disent : cela n'existe pas.

Vous seriez donc toutes des « incomprises » ? Oui, mais entendons-nous : ne sont malheureuses que les incomprises qui persistent à vouloir être comprises ! Les autres, les heureuses, apprennent de bonne heure qu'il importe peu d'être comprises pourvu que dans leur âme s'accumule une réserve de force et d'amour où puiseront ceux dont elles seront l'appui quand tout le reste manquera.

Non, n'essayez pas d'être comprises, petites âmes énigmatiques, mais essayez de comprendre, c'est-à-dire d'être intelligentes et bonnes, et vous qui tenez allumée la lampe qui éclaire, ayez pitié des hommes qui se heurtent aux obstacles parce que leur lampe est éteinte, et dites-vous souvent

que plus vous êtes pure, plus votre lumière brille
claire et rayonne au loin.

VI

Une enquête

De tout temps les poètes ont trouvé des métaphores gracieuses pour peindre la fausseté de la femme : l'eau, le vent, les nuages leur ont servi de comparaisons, et ils ont répandu assidûment, en vers et en prose, la soi-disant vérité : que les femmes ne savent pas dire la vérité.

Les savants, à leur tour, essaient de prouver, par des chiffres, que le cerveau de la femme est réfractaire à la vérité, qu'elle invente inconsciemment et constamment, par impuissance de dire vrai.

Que voilà une accusation terrible ! Il me paraît impossible de laisser se répéter de telles énormités, sans essayer d'une petite protestation en guise d'obstacle à leur expansion.

J'ai donc cherché ce que la science pouvait répondre à la science, puisque science il y a, et j'ai fait des découvertes réjouissantes pour nous, ô mes sœurs !

Il n'y a pas très longtemps, on a fait dans les écoles de Paris une singulière enquête dont les résultats sont très curieux.

Écartant toute idée de mensonge préconçu, on s'est demandé quelle foi on peut ajouter à la parole d'une personne qui raconte, après un intervalle de trois ou quatre jours, un fait dont elle a été témoin.

Le professeur faisait porter le témoignage sur un fait sans équivoque. Il fallait décrire une image très simple, vivement coloriée, que l'on avait examinée pendant quelques minutes.

Il a expérimenté sur des enfants, garçons et filles, sur des hommes et des femmes, de conditions et d'âges divers.

Or, savez-vous combien de réponses sans erreur il a obtenues ? À peine cinq sur cent !

Et voici l'imprévu amusant ! Sur la fidélité du

témoignage, qui est le point principal de l'enquête, les femmes l'emportent sur les hommes, – la moyenne de leurs réponses est plus juste et les meilleures ont été données par elles.

Ainsi, mes pauvres sœurs, on nous accusait injustement, et par préjugé et méchant orgueil, les hommes s'attribuaient là une supériorité qu'ils n'ont pas. Il est vrai que nous ne rapportons pas les choses fidèlement, la science le prouve, mais nous les rapportons mieux que les hommes, et c'est encore prouvé par leur science !

Disons un grand merci à la méthode expérimentale et gardons-nous d'en rire ! Ces messieurs sont des hommes sérieux !

Il y aurait peut-être une conclusion à tirer de ceci et Fadette est en veine, ce soir, de faire son petit Salomon.

C'est, il me semble, que nous ne devons croire ce « qu'on dit » qu'avec la plus grande circonspection... puisque personne ne dit vrai ! Je pense, en somme, que la charité y trouvera son compte et que la paix, la bénie paix devra de beaux jours à notre défiance.

Les potins mourraient d'eux-mêmes si on les accueillait en haussant les épaules et si on refusait absolument de prolonger leur existence, en les répétant ornés de nos si perfides restrictions !

Et puis, nous pourrions tous, nous « exercer » à dire la vérité, ce qui n'est pas du tout la même chose que de ne pas mentir.

Nous nous habituerions à voir juste, à ne pas déformer nos souvenirs, à soumettre notre mémoire à une discipline sévère qui nous permettrait la reproduction exacte de ce que nous avons bien vu et parfaitement entendu.

Cette reproduction paraît très difficile, ce qui aide peut-être à prouver que nous ne sommes pas des singes !

C'est que nous mettons tant de nous dans ce que nous voyons et entendons.

Apprendre à dire la vérité ! Quelle science à enseigner aux enfants, aux garçons encore plus qu'aux filles, ne vous en déplaise, messieurs les hommes !

VII

Son heure

Mais non, mais non, vous êtes dans l'erreur, chères lectrices ! Fadette n'est ni une triste, ni une blasée, ni une découragée. Vous avez mal lu ou elle s'est mal exprimée. Comme vous toutes, elle a ses heures grises où son âme molle cesse de réagir vaillamment et se laisse croire un instant qu'elle est intéressante quand elle broie du noir. Mais cela ne dure pas. Tout le bon sens hérité de ses grand'mères, – et on dit qu'elles en avaient à revendre ! – s'est logé dans un coin réservé de son cerveau, et de là, il surveille les allées et venues des diables bleus : dès qu'il les soupçonne de faire de vilaine besogne, il sort, simple et sévère, il ne discute pas avec eux, il les met simplement à la porte en leur disant : « Fadette a autre chose à faire qu'à s'occuper de vos

fariboles ».

Nous avons toutes tant à faire en ce moment, et si peu de temps à nous, bien réellement à nous !

Presque toujours, nos journées, vues de loin, paraissent longues et libres... mais quand, le matin, vous entrez dans celle qui commence, vous vous trouvez comme prise dans un engrenage, vos heures ne vous appartiennent plus, tous s'en emparent sans vous consulter, et vous courez de l'un à l'autre, pour votre plaisir ou votre ennui, par amitié ou par charité, tellement accaparée, vous vous appartenant si peu, que vous vous sentez une sorte de marionnette prise, lâchée, reprise au caprice de chacun, et dont les ficelles sont tirées en tous sens et quelquefois en sens opposé.

Eh bien, je crois qu'à vivre longtemps ainsi, si on n'y perd pas la tête, on perd certainement sa sérénité et son contentement.

J'ai été longtemps à découvrir qu'il y a un secret pour ne pas devenir une vraie petite marionnette dépendant uniquement des exigences

des uns et des autres, et ce secret, c'est de réserver, chaque jour, ne fût-ce qu'une heure que l'on garde jalousement pour soi. Il faut beaucoup de volonté et de persévérance pour établir votre droit à ces soixante minutes précieuses, mais dès que vous avez convaincu votre entourage de l'impossibilité d'être dérangée à ce moment, toutes les difficultés s'aplanissent : on accepte « votre heure » comme on se conforme aux heures des repas : cela entre dans le cours ordinaire et habituel des choses et cela vous empêche de devenir agitées, nerveuses, irritables et pressées.

Vous disposerez de votre heure à votre guise, dans le silence de votre chambre ou de votre boudoir. Vous écrirez une lettre intime, ou vous lirez une bonne page, ou vous réfléchirez, ou vous vous reposerez de penser... tous exercices utiles aux pauvres petites marionnettes tant tirillées et bousculées, même, et surtout, par ceux qui les aiment.

S'il était possible d'avoir chaque jour une heure, et chaque année, un mois à soi, il y aurait

plus de lumière dans les consciences, plus d'ordre dans la vie, plus de calme et moins d'épuisement dans les dévouements. Rien de plus salutaire que ne pas perdre de vue son âme, son moi intérieur, de se donner le loisir de voir ce qui s'y passe. Et cela n'est possible que dans la paix silencieuse d'un repos respecté.

Avec ma petite méthode on trouve, même dans la vie la plus occupée, le temps de penser à ses amis, de leur écrire, de vivre avec ses souvenirs, de combiner des projets sensés, de chercher la solution la plus raisonnable aux mille petites difficultés quotidiennes. Trouvez-vous une heure et gardez-la pour vous, comme vous garderiez un objet enchanté, créateur de joies exquis.

VIII

Discrétion

« Ayant un secret à confier, mais là, un vrai grand secret, le diriez-vous à un homme plutôt qu'à une femme ? » – Je ne le dirais à personne, madame, c'est le seul moyen de le garder. Puisqu'il vient un moment, où vous qui avez tout intérêt à vous taire, éprouvez le vif désir de dire ce secret, assurez-vous bien que le confident ou la confidente auront la même tentation. Il est possible qu'ils y résistent, cela s'est vu ! Mais il est probable qu'ils parleront, avec injonction sévère de ne jamais souffler mot de votre secret. La promesse leur en sera faite, avec autant de sincérité qu'ils en avaient quand vous leur faisiez jurer d'être discrets, mais « la chair est faible » et ce deuxième confident en prendra un à son tour. Et voilà votre secret en route ! Il peut aller très

loin et vous revenir par des chemins détournés, au moment où il vous suscitera bien des embarras. Et je ne parle pas des transformations qu'il aura subies !

Quand à comparer la discrétion des hommes à celle des femmes et à me prononcer en faveur des uns ou des autres, je ne voudrais pas le faire : les personnes très discrètes sont rares. J'ai ouï parler d'un homme qui avait fait sa fortune parce qu'il avait toujours su se taire à propos, et je connais une femme si discrète qu'elle s'applique à oublier les secrets qu'on lui confie afin d'échapper à la tentation d'en parler.

Cela prouverait qu'il y a, par-ci par-là, des êtres humains qui ne trahissent jamais la confiance qu'on leur témoigne : l'embarras, c'est qu'ils n'ont rien qui les distingue des autres. Si donc vous avez beaucoup à risquer, défiez-vous de toutes les confidences. Gardez vos propres secrets et n'exigez pas des autres une discrétion que vous pratiquez si difficilement.

Pour moi la discrétion va bien plus loin que de taire ce qu'on lui confie : elle ne révèle pas non

plus ce qu'elle a deviné ou ce qu'elle a appris par hasard, et je crois vraiment que cette discrétion suppose trois jolies qualités : la bonté, la délicatesse et la finesse.

Les qualités morales, comme les forces physiques se tiennent ensemble et se font valoir ou se nuisent en s'accroissant les unes les autres. Certes, il serait injuste de prétendre que les bavards sont toujours méchants, et cependant, ils font tant de mal en parlant à tort et à travers, qu'ils sont plus souvent malfaisants que les vrais méchants qui n'essaient de nuire qu'à leurs ennemis.

La discrétion est rare, parce que, loin de la cultiver chez les enfants, on a le tort d'encourager le bavardage, le « rapportage » et la délation. On élève ainsi en serre chaude les commères, les médisants et les vils délateurs.

IX

Les cierges

Dans les églises désertes, quand le crépuscule est percé de rares lumières, j'aime à m'approcher des autels où la Vierge, blanche et lumineuse, se dresse comme une apparition, et là, dans le silence vaguement parfumé d'encens, j'entends le grésillement des gerbes de cierges : ils se consomment, montent en petites flammes ardentes ou coulent en larmes brûlantes, et il me semble voir les mains frêles et blanches ou les vieilles mains plissées et dures qui ont planté là, non des cierges de cire, mais des cœurs, leurs cœurs vivants et éperdus qui tremblent de reconnaissance ou d'angoisse, et qui, ne trouvant pas de mots pour dire leur âme, se sont mis à brûler en se consumant. Et de m'imaginer ce que chaque cierge représente de foi, d'espérance, de

douleur, d'amour divin ou humain, me donne le désir de prier pour l'humanité entière : pour le petit enfant qu'un regard dur épouvante, pour la jeune fille que la trahison affole, pour la femme qui sent son cœur piétiné par celui qui l'avait imploré à genoux, pour l'homme que la fortune trahit et que les amis abandonnent, pour les malades qui ne peuvent accepter la mort, et pour ceux qui l'appellent comme une délivrance ; je prie pour les exilés et pour les abandonnés, pour les isolés et les affamés de pain ou d'affection ; et à mesure que je prie pour eux, je les vois passer, procession lamentable, marchant vers la mort en se demandant ce que signifie la vie.

Ma pitié va, certes, aux croyants qui implorent du secours, car je sais qu'ils prient parce qu'ils se sentent misérables, mais il me suffit de voir leurs yeux au ciel et leurs mains tendues vers la Vierge, pour comprendre, que d'autres ont plus besoin encore de mes prières.

Ce sont ceux qui cheminent dans la poussière de la terre sans lever les yeux en haut : au bout de la route longue et dure, ils n'entrevoient que le

trou profond où descendra leur cercueil. Froids, mornes, sceptiques, ils ont écarté comme des faussetés tout ce qu'ils ne pouvaient comprendre : pour eux, pas de ciel où se reposer de la vie, pas de Vierge tendre et douce qui se penche sur leur tristesse, pas de Christ miséricordieux et tout-puissant qui dise : « Ne t'inquiète plus de ton âme, elle est à moi, je l'ai rachetée avec mon sang ! » Non ! après la vie, la mort ; après la mort... rien.

Ils ont les mêmes fardeaux à porter, les mêmes déceptions à endurer : leurs amis les trahissent et leurs aimés leurs sont arrachés, et, dépouillés tous les jours un peu plus de ce qui faisait leur vie bonne, ils s'en vont vers la mort sans l'espoir de retrouver les paradis perdus !

Ce n'est pas assez de prier pour ces plus malheureux d'entre les malheureux, et j'allume pour eux des cierges, des théories de longs cierges minces dont la flamme monte claire et apaisante : elle me dit que sous les cendres de la foi qui paraît éteinte, il reste peut-être une étincelle, et que la Vierge y veille et la garde, afin

qu'à un souffle mystérieux de la grâce, l'étincelle se ranime et remplit la pauvre âme de clartés illuminantes.

Et quand je redescends l'église, je vois sur les murailles les lueurs frissonnantes des cierges qui prient et qui agonisent en disant à la Vierge : « Souvenez-vous d'eux, ô mère, ils sont vos enfants aussi ! »

X

Régime spirituel

Quelqu'un a dit que le premier quart de la vie se passe à essayer de vieillir et les trois autres quarts à essayer de paraître jeune. Et ce quelqu'un a raison dans tous les pays, qu'il s'agisse des hommes comme des femmes quoi qu'en disent les mauvaises langues !

Il est évident que le souci d'un grand nombre de vivants est de paraître stationnaires dans la vie : on a horreur d'être vieux, de le paraître, de le dire et surtout de l'entendre dire. C'est une étrange et universelle faiblesse qui durera autant que l'illogique humanité.

Il n'y a pas de fontaine de Jouvence pour rajeunir les corps, mais tous nous devrions avoir l'ambition de conserver la jeunesse de notre âme... et, après tout, c'est une simple question

d'alimentation spirituelle : notre âme nourrie convenablement, mûrit sans vieillir ; elle s'épanouit en beauté en demeurant jeune, c'est-à-dire vivante et vivifiante.

Un grand nombre de femmes alimentent leur âme avec des coquilles de noix, on sait avec quels résultats !

Donnant à leur cerveau la seule lecture d'aventures chimériques et de rêves extravagants, usant l'activité de leur cœur à des flirts puérils, à des affections passagères, remplissant leur existence de vanités et de riens charmants, elles vont par la vie, jolies, parées, animées, vraies poupées articulées sur lesquelles tout glisse sans laisser d'empreinte. Leur âme n'a qu'une existence végétative qui va décroissant et s'affaiblissant au point d'arriver à la vieillesse dans des corps de vingt-cinq ans.

Elles ne savent ni penser, ni aimer, ni se dévouer, car leur vie intérieure est à peu près nulle. N'allez pas leur demander de l'ardeur, de l'enthousiasme, de s'intéresser à quoi que ce soit en dehors de leur précieuse petite enveloppe :

elles en ont perdu et le goût et le pouvoir : elles n'ont confiance en personne, elles n'aiment rien... qu'elles-mêmes ; blasées en pleine jeunesse, elles ont renoncé au bonheur par incapacité d'y croire. Ce sont des âmes en décrépitude.

Il est bon pour conserver la jeunesse de notre âme, de ne lui donner que les aliments qui la fortifient, et on comprend ce que peuvent sur l'esprit les lectures saines, les conversations sérieuses, l'habitude de réfléchir. On ne saurait être trop attentif à la nourriture de l'esprit, et cependant nous la prenons au hasard avec insouciance et sans discernement.

Et notre cœur, lui, ne restera jeune qu'à la condition de ne pas s'éparpiller en vaines fantaisies. Les affections profondes et fortes, voilà ce qui lui convient. Tant qu'un cœur sait aimer ainsi, il reste jeune, fût-il dans un corps de quatre-vingts ans !

Voilà donc l'extraordinaire conclusion de tout ceci : c'est que la puériorité, l'étourderie et l'insignifiance entraînent la vieillesse prématurée de l'âme, tandis que la culture saine de l'esprit,

les grandes affections généreuses, la vie pleine et ardente entretiennent la jeunesse de l'âme et en doublent la vie.

Que toutes les friandes de coquilles de noix arrêtent un instant de pirouetter pour regarder ce qui se passe au fond d'elles-mêmes... elles ont oublié qu'elles ont une âme, qu'elles se payent la curiosité de voir ce qu'elle devient à ce régime extravagant, elles seront stupéfaites et effrayées. Mais qu'elles ne se découragent pas, puisque chaque jour peut devenir pour nous le premier jour d'une année nouvelle mieux remplie et meilleure que les précédentes.

XI

Sages et femmes

Vous êtes-vous déjà demandé, chères lectrices, pourquoi les philosophes et les écrivains de l'antiquité ont dit tant de mal des femmes ?

Est-ce que, dans ces temps où on la traitait comme une esclave ou comme un enfant irresponsable, la femme était aussi perverse et aussi dangereuse qu'ils le disent avec un accord si étrange ?

Savez-vous, entre nous, tout à fait, je doute un peu de la sincérité de ces grands hommes... et... enfin ! je me comprends !

Ces sages n'eurent-ils ni amour, ni respect pour leur mère, et eurent-ils tant à souffrir des femmes qu'ils n'aient pu en dire ou en penser aucun bien ? Ils devaient poser un peu ! Cela

semblait très... supérieur d'affecter le dédain des femmes, mais je serais curieuse de savoir si elles ne tenaient pas beaucoup de place dans leur vie, en dépit de leurs sublimes discours.

Excusons un peu ce pauvre Socrate, dont la sagesse fut si fort éprouvée par la mégère Xantippe. Mais encore, pourrait-on lui reprocher et de l'avoir choisie et de lui avoir permis de gâter sa vie, et aussi d'avoir beaucoup généralisé : « La femme, dit-il, est la source de tous les maux ». — « Son amour est plus à craindre que la haine d'un homme ».

Tous chantent de vilains petits refrains sur notre compte ; Euripide, Plaute, Homère, oui, le doux Homère ! N'est-ce pas lui qui dit : « Il n'y a pas de démon plus vil et plus bas que la femme. »

Et Plaute : « Il n'y a pas de choix entre les femmes, aucune ne vaut rien ». N'est-il pas charmant ? — « Ô sexe détesté des sages, s'écrie Eschyle ; ne laissez dormir aucune femme sous mon toit, ni dans mes jours de déboires, ni dans mes jours de prospérité ! »

On ne peut pas dire qu'Eschyle eut le même

genre de sagesse que Salomon, le sage entre les sages, qui avait sept cents femmes ! Quand il disait que « la femme est plus amère que la mort », il est permis de penser qu'il était un peu blasé, et il me semble qu'il a commencé par trouver quelque douceur à les fréquenter... autrement, il aurait manqué de logique, ce Sage !

Voici que je deviens tout à fait irrévérencieuse, et je vais scandaliser quelques-uns de nos sages modernes ! Mais voilà : je suis prête à avouer que, tout en étant remplie d'indulgence pour les faiblesses masculines, je suis tout à fait sceptique à l'endroit de leur sagesse, la moderne comme l'antique. En discours, c'est d'un beau ! En pratique, il n'y faut pas regarder de trop près. De plus, j'ai très mauvaise opinion des hommes qui disent du mal des femmes. En général ce sont ceux qui se sont mal conduits envers elles, et ils croient s'en excuser en les dénigrant.

Les hommes nobles, droits et délicats, ne parlent jamais des femmes d'une façon méprisante et vilaine, et quand j'entends un

homme médire des femmes et les calomnier, je m'en défie extrêmement. Et cette défiance s'étend aux Sages de l'antiquité ? – Parfaitement. Ne me jugez pas trop prétentieuse, lecteurs respectueux, vous m'excuserez si vous pensez à Salomon, le si sage !

XII

? ? ?

Le ciel est blanc, la terre est blanche et blanche aussi est la maison devant laquelle il s'arrête : cette blancheur sans soleil et sans vie accentue l'air d'abandon du logis aux volets clos, où l'écriteau « à vendre », secouée par le vent, heurte le cadre de la porte.

Des feuilles sèches, retenues dans leur chute, entre les bras noirs d'un pommier tordu, laissent entendre un murmure grêle de petite chose froissée, une plainte faible, comme l'écho de la voix chère qui pleure en lui.

C'est ici qu'il l'amena fraîche et douce : il était si fier d'elle et il lui promettait tant de bonheur !

Il était sincère : on est toujours sincère quand

on souhaite le bonheur de ceux que l'on aime.

Hélas ! elle est morte... et il se demande avec angoisse s'il a fait la vie douce à cette enfant brusquement transplantée dans ce pays isolé, séparée de ses parents, privée du confort dans lequel elle a grandi, obligée de lutter contre tant de difficultés inconnues ? Quel gardien a-t-il été ? L'a-t-il assez protégée contre les duretés de la vie ? L'a-t-il assez aimée pour lui donner une compensation digne de ses sacrifices ?

Voilà des jours et des semaines qu'il se pose ces questions troublantes, et il est venu revoir la petite maison où, trois ans, ils ont vécu ensemble ; et maintenant il revit son manque de compréhension, ses exigences de maître impatient, son aveuglement stupide quand sa pauvre petite femme commençait à dépérir.

Jamais elle ne s'est plainte, jamais elle ne lui a fait un reproche, mais voilà qu'aujourd'hui, tout ce qui se plaint dans l'air, le vent d'hiver, l'eau qui dégouline du toit, la planchette qui gémit au bout de sa corde, ont pris la voix de la petite morte et lui disent : « Tu me laissais mourir ! »

Ô la pensée angoissante ! Il vivait près d'elle sans connaître ce qui se passait dans cette petite âme craintive et fermée. Eut-elle des douleurs insoupçonnées et d'amers regrets ? Eut-elle l'appréhension de la mort ? Pourquoi ne lui a-t-elle rien dit ? Elle avait peur de lui, peut-être ?

Affolé par cette supposition monstrueuse, il se prend la tête à deux mains et il crie dans le silence : Je l'aimais ! je l'aimais ! Tout son être le crie dans une révolte éperdue contre la mort, contre l'irrévocable séparation qui fait que jamais, jamais il ne pourra lui prouver son amour autrement et mieux qu'il ne l'a fait.

Sa détresse grandit : son inconsciente et involontaire erreur prend des proportions exagérées : impitoyable et injuste pour lui-même, il se rappelle ses impatiences, ses brusqueries, son insouciance quand elle était lasse, ses moqueries devant ce que, dans sa force d'homme fort, il appelait des frayeurs puérides !

Il a oublié tant d'attentions, de délicatesses et de bons soins qu'il lui prodigue, il ne se souvient pas de la lueur heureuse que sa seule présence

mettait dans les grands yeux limpides... et rien, rien ne le défend contre les remords qui roulent dans son âme comme des vagues de tempête.

Oh ! l'avoir là, près de lui, et l'aimer plus encore pour cette faiblesse dont il n'eut pas assez pitié.

Sa douleur monte des profondeurs de son être et le jette dans un abîme de désolation où il est perdu et si effroyablement seul !

Ô non ! Ils ne peuvent pas revenir, les morts ! Autrement l'âme tendre et douce de la morte serait près de lui pour le calmer, pour le rassurer, pour lui murmurer son amour qui changeait tout en joie !

Il agonise, il se croit un bourreau, et elle ne peut pas lui jurer qu'elle ne fut pas malheureuse puisqu'elle l'aimait !

Les morts dorment bien, et ils ne savent rien de nous qui ne savons rien d'eux !

XIII

Tristesse

Dans le salon de l'hôtel, où, prête à partir, j'attends l'heure du train, une femme a chanté : une superbe voix de contralto, grave et douce qui va au profond de l'âme pour la remuer toute.

C'est de l'allemand : je ne comprends pas les mots, mais c'est un chant qui souffre. La même phrase revient sans cesse, tendre ou angoissée : les mots, toujours les mêmes, sur des notes, toujours différentes. C'est simple et poignant, comme la douleur enfermée dans un cœur humain, qui en fait le tour, veut en sortir, et ne le peut pas. Ce chant me poursuit et m'obsède durant le long trajet en chemin de fer : il se roule et se déroule, monte à mes lèvres ou descend au fond de mon cœur, pour ramener à la surface, tout ce qui a tremblé et crié dans le mystère du

silence. Et ces mots étrangers que je n'ai pas compris ont réveillé des détresses apaisées et fait naître une appréhension étrange.

Et pendant que les fantômes se lèvent dans mon cœur, les champs de neige se poursuivent dans une course éperdue ; l'épaisse fumée de la locomotive se tord, toute noire, le long du convoi ; un bébé souffrant jette des cris aigus ; un homme, à demi ivre, dort en ronflant sur une banquette voisine, sur laquelle il s'étale, laissant à peine de place à sa femme navrée, qui le regarde avec un dégoût suprême dans ses pauvres yeux éteints.

L'air manque dans ce train où s'entasse la misère humaine : l'ombre, peu à peu, l'envahit, et il court toujours, emportant tant de tristesse écrasante à travers tant d'espace désolé !

Enfin, nous arrivons, et quand l'air pur et glacé me frappe le visage, il me semble que je sors d'un danger, que je suis sauvée et délivrée... et je respire, je respire avec ivresse ! Quels pauvres êtres impressionnables nous sommes ! Il faudrait à chacun plus de raison, plus de simple

bon sens, afin de n'endurer que l'inévitable de la vie. Nous dépensons des forces précieuses à souffrir en imagination ce qui n'existe pas, à resouffrir ce qui est passé et irrévocable...

Ces réflexions et la course rapide sur la route glacée ont commencée l'œuvre d'apaisement : je ne regarde plus « en dedans », et je jouis de tout ce que je vois.

Nous filons, comme le vent, dans la neige qui brille : on dirait que c'est de la lumière tombée, et que c'est la terre, ce soir, qui éclaire le ciel d'un gris sombre et uniforme, marqué d'un cercle livide là-bas, où le soleil a disparu.

Nous passons devant l'église au moment où un « Gros baptême » en sort : les gens joyeux montent en voiture, pendant que toutes les cloches carillonnent, et que les chevaux, décorés d'énormes rosettes blanches, secouent impatientés leurs clochettes d'argent.

Je salue le paquet blanc dans lequel vagit le nouveau-né : je l'envie d'être si pur, si inconscient, si à Dieu qui vient de l'accepter.

Nous continuons à courir par les rues blanches et je pense que nous avons tous été donnés à Dieu. Pourquoi alors tant nous agiter et tant nous tourmenter ? Laissons-le faire : Il sait mieux que nous et Il nous aime.

XIV

Notre coin

Dans votre maison, il y a un coin plus à vous que les autres ; c'est là où vous avez réuni vos livres, achetés un à un suivant la couleur de vos pensées et la disposition de votre esprit. Vous vous sentez là, avec des amis muets, discrets, sages ou fous, austères ou amoureux, tous prêts à répondre à votre appel. Vous n'avez qu'à tendre la main, et l'un d'eux arrive pour vous distraire, vous reposer ou vous faire réfléchir.

Si ce coin est aménagé de façon à être un peu fermé, très intime, vous y entrez comme dans un petit temple où vous avez réuni vos dieux, et si on regarde bien, on y trouve des niches réservées à de toutes petites idoles : elles sont fragiles, simples, moins artistiques que les autres peut-être, mais si humaines, si semblables à vous-

mêmes que vous les aimez, et que les feuilleter c'est un peu comme de déplier votre âme à vous et d'y lire couramment.

Les volumes de journal ou de correspondances sont faits, plus que les autres, pour vous donner ce sentiment d'intimité et d'affinité. Y a-t-il rien de plus charmant que de découvrir une âme dans toutes ses nuances quand elle se raconte elle-même, et surtout quand on la surprend dans ses tête-à-tête successifs avec ses différents amis ? On la voit se modifier, s'épanouir, se redresser, se donner, se reprendre ; on suit tous ses mouvements, on la sent vivre, et à travers elle, on devine l'autre, à certains traits on le voit, et on est ainsi si près de ces personnages, qu'il nous semble être de leurs amis et qu'ils vont se tourner vers nous pour nous expliquer leurs complications.

Ce plaisir très délicat de pénétrer le mystère d'une âme étrangère est doublé pourtant dans la correspondance personnelle avec ses amis, pourvu qu'il y ait entre eux une véritable ouverture de cœur, de la simplicité et de

l'affection. Très peu de femmes s'accordent cette jouissance facile, toujours à leur portée, et qui mettrait dans leur vie un intérêt et un charme qu'elles ne soupçonnent pas. Combien sont éloignées de leur meilleure amie, qui n'ont ni le loisir ni le goût de cultiver une amitié nouvelle et dont la correspondance régulière avec l'amie lointaine serait un réconfort et un véritable plaisir intellectuel. Je sais bien que vous me direz toutes : « Nous n'avons pas le temps ! » Je pense que vous êtes sincères et convaincues que vous n'avez pas le temps ; mais vous vous trompez et si vous voulez loyalement faire l'essai persévérant que je vous suggère, vous trouverez le temps et le bonheur que je vous promets.

Que de fois vous passez vos soirées seules... votre mari est sorti ou occupé, les bébés dorment, le silence invite au recueillement, vous vous ennuyez ; vous téléphonez à votre voisine de venir vous distraire ou vous ouvrez un roman bête ? Vous avez mieux à faire. Écrivez à cette amie que vous aimez, qui vous comprenait autrefois, et renouez avec elle cette chère intimité qui fit votre jeunesse si douce. Bientôt vos lettres

deviendront votre joie à toutes deux, comme un petit oasis où chacune se retrouve plus jeune, plus courageuse et plus gaie. Et d'où viendra ce bienfait mystérieux ? Du bonheur de s'arrêter pour penser, pour causer intimement et d'exprimer les choses profondes qu'on ne dit pas si facilement qu'on les écrit.

Nos vies si remplies, si chargées, tendent tant à s'extérioriser, l'âme perd trop de ses droits dans cette lutte quotidienne des femmes pour « rejoindre les deux bouts ». Une correspondance suivie et intime avec une vraie amie ouvre en nous comme une nouvelle vie intérieure. Avec elle, vous vous réfugierez dans le calme et la sécurité de l'amitié, et vous vous donnerez le loisir de réfléchir, d'observer, de comprendre vos impressions et vos sentiments. Vous donnerez à votre âme de l'air et de la lumière... ça l'empêche d'étouffer, et la vie physique elle-même y gagne !

XV

Notre ami le diable

Toutes les femmes, mes sœurs, aiment à contredire et à discuter : c'est un besoin éprouvé par les petites filles à un âge où les bons gros petits garçons acceptent paisiblement ce qu'on leur impose et grognent plus qu'ils ne discutent.

Nous discutons bien et nous discutons mais à tort et à raison, et nous discutons beaucoup : avec nos parents, nos amis, nos maris, nos enfants ; on en a vu discuter avec le curé, d'autres avec leur propriétaire ! Mais celui avec qui nous discutons le plus volontiers, le plus souvent, et ce qui est plus remarquable, sans nous en douter, c'est le diable ; oui, mesdames, le vulgaire, finaud et redoutable diable.

Et croyez-moi : entamer la discussion avec le personnage c'est se condamner d'avance à la

défaite, car il est fin... en diable !

Depuis la déplorable aventure du paradis terrestre, le diable, qui nous a pratiquées avec un art consommé, a reconnu que le meilleur moyen de faire des affaires avec les femmes, c'est encore son premier moyen : nous amener à discuter l'autorité et à vouloir savoir tous les « pourquoi » et tous les « comment ». Le fin compère utilise à son profit cette disposition qu'aucune dure leçon n'a pu corriger.

Il est cependant une espèce d'âmes de femmes que le diable dédaigne, car il a trop à faire pour perdre son temps : ce sont les âmes d'une droiture intransigeante et dont la vertu austère repousse l'ombre de l'ombre du mal. Il n'a aucune chance avec elles, puisqu'elles refusent toute discussion avec lui.

Avec elles, pas de distinction subtiles : ceci est bien, cela est mal ; ceci est permis, cela est défendu ; il ne leur vient pas à l'esprit de chercher pourquoi les défenses, ou bien s'il y aurait une brèche à la loi qui leur permettrait d'y échapper. Elles l'acceptent pleinement,

aveuglément, et elles vont leur chemin tout droit, sans tourner la tête, sans écarts, sans reculs, sans essayer d'adoucir la route en prenant des sentiers de traverse. Elles ont peu de tentations ; elles les ont écartées d'un bloc par le fait de refuser d'entrer directement en cause. Elles sont dominées par la loi, par le devoir, et elles sèchent, s'il le faut, de fatigue, de chagrin et de misère, sans crier grâce et sans se révolter. Ce sont des saintes et elles sont rares, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Les autres, les « ordinaires », sont d'une imprudence qui explique bien des erreurs et bien des chutes, et leur plus grosse inconséquence c'est d'entretenir avec le diable un petit commerce qui n'est pas précisément un commerce d'amitié, mais ce sont des « relations de société » qui permettent les conversations et les discussions les plus variées. Aux plus droites et aux meilleures, il suggère de côtoyer le danger pour voir comment il est fait ; il leur amène en tapinois des pensées malsaines et leur fait croire qu'elles affirmeront leur sagesse en les discutant. Cela fait son affaire à lui ! Il sait qu'il est nuisible

de retenir ces idées, de les dévisager, de nous habituer à elles, et même de nous quereller avec elles.

Si parfois quelqu'un, avisé et sage, nous avertit d'être prudentes, nous blâme de regarder le mal par-dessus le mur, nous nous récrions, indignées : « Oh ! il n'y a pas de danger ! »

L'imprudente parole ! Tous ceux qui la disent sont en danger dès qu'ils la prononcent puisqu'ils ne connaissent ni le danger, ni leur faiblesse.

Oui, j'admets que le diable est très fin, mais faut-il l'être tant pour attraper les naïves que nous sommes ! Nous tombons toujours dans le même piège vulgaire : comme le diable doit rire de sa jolie clientèle si facile à berner !

XVI

En plein dégel

Le ciel est couleur de poussière, la rue est sale, Montréal dégèle, et pendant des semaines, nous vivrons dans ce cauchemar : notre ville s'étirant dans la boue avant de s'éveiller franchement aux jolies lueurs du printemps !

Quand c'est par trop inendurable, et pour nous reposer de la laideur, le bon Dieu déchaîne une de ses tempêtes blanches : elle accourt en soufflant, elle secoue de la neige en grands tourbillons, qui reblanchissent la ville noire, et puis, il recommence à fondre et à dégouliner, et nous recommençons à nous lamenter, à moins que, renonçant à regarder les rues, nous fassions retraite en nos âmes pour voir ce qui s'y passe à la suite de ce carnaval si étourdissant que quelques jeunes filles ont dû oublier qu'elles

avaient une âme.

Le dégel a du bon, et survenant avec le carême, il est même bienfaisant : l'ennui de l'un s'alliant au sérieux de l'autre, est propre à aider à la réflexion – et l'absence de réflexion est phénoménale chez les petites mondaines.

Parions qu'elles n'ont jamais pensé que rien de ce qu'elles disent ou font n'est indifférent, parce que toutes nos actions ont des conséquences lointaines que nous ne pouvons voir mais qui atteignent les autres pour leur aider ou leur nuire.

Les petites poupées qui ignorent leur âme, ignorent également l'âme des autres, mais leur inconscience n'empêche pas leurs actes de se poser et de développer ensuite des conséquences.

Étourdiment, elles ouvrent la porte de la cage d'où s'échappent follement les paroles imprudentes, les actions que rien n'empêchera d'avoir existé, et dont elles ne seront pas seules à subir les résultats immédiats ou lointains. Si elles se doutaient de la puissance d'un sourire narquois ou d'une protestation énergique, pour créer un

doute ou affermir une conviction, elles seraient plus circonspectes et ne s'exposeraient pas si souvent à être des inspiratrices mauvaises. Nous ne surveillerons jamais trop nos paroles, nos attitudes, nos actions et nos silences... Quelles lâchetés recèlent certains de nos silences qui paraissent approuver ce, qu'au fond, nous condamnons. Nous nous taisons, par respect humain, quand, par respect de notre dignité nous devrions crier nos désapprobations.

Vous ne croyez pas, mes amies, que je vous incite ici à blâmer et à critiquer les personnes ? Jamais de la vie ! Nous n'avons pas le droit de les juger, nous ignorons leurs motifs, leurs raisons et leurs excuses, et en en parlant avec indulgence nous serons toujours du bon côté ; non, mais sachons parler pour critiquer et désapprouver les modes indécentes, les pièces peu convenables, les manières osées, les libertés excessives. Au lieu de laisser faire en silence, ou de suivre le courant, avec l'excuse que « tout le monde le fait », écartons-nous du troupeau : n'ayons pas honte d'avoir une conscience et des principes solides et courageux.

J'ai le bon souvenir d'une jeune fille répondant fièrement à une autre qui se vantait de lire en cachette des romans suspects trouvés dans la chambre de son frère : – « Oh moi, j'aurais honte de les lire et honte aussi de m'en cacher ! » Voilà ce que j'appelle savoir parler à propos.

XVII

À la « cabane »

Dès le petit printemps, une Fadette aussi canadienne que votre amie, a la nostalgie du bois, de la « cabane », des allées et venues dans l'érablière, à la musique de l'eau d'érable tombant goutte à goutte dans les longues chaudières brillantes et vides.

Pendant quelques jours, elle a lutté, contre ce désir d'aller « aux sucres », mais voilà qu'on en parle trop ; les journaux mêmes racontent que les érables coulent tant et plus, et que l'activité est grande dans les bois. Tous les matins, la gelée blanche poudrant les toits et les gazons et fondant au soleil frisquet, lui raconte la même histoire, et un beau jour, elle n'y tient plus, elle part... Hélas, elle en est déjà revenue !

C'est encore plus exquis que mon souvenir,

plus charmant que mon rêve ! Croiriez-vous que j'ai trouvé le vrai printemps, sans dégel et sans boue, dans le bois encore tapissé des feuilles de l'automne dernier ? Un soupçon de vert anime les arbres nus ; j'ai vu des pousses minuscules aux branches des sapins ; le ruisseau, débarrassé de sa robe de glace, gonflé et bruyant, court comme un fou entre les rives brunes. Bien à l'abri, j'ai découvert de petites jonchées de mousse, d'un vert si tendre, si velouté, que j'aurais voulu les caresser pour les remercier de reverdir !

Et tout autour, c'est la vie qui frémit, ondoie, bruit en rumeurs subtiles, en frissons tièdes, en gazouillis d'oiseaux qui se répondent, et il me semble que je recouvre ma liberté et que moi aussi je recommence à vivre !

Le père Béchard nous attendait : de loin, nous avons vu la fumée, qui ornait d'un panache moelleux la cabane, sur le seuil de laquelle il nous guettait en surveillant ses bouilloires.

La mère Béchard, sa fille, ses petits garçons accourent aussi nous souhaiter la bienvenue, et nous nous racontons toutes nos petites nouvelles

de ces six mois.

Puis nous voilà à vagabonder comme de vrais sauvages, grisés par les parfums de la forêt, par les lointains transparents et le ciel si bleu, sur lequel les branches se découpent nettement comme dessinées à l'encre de Chine.

Je retourne près du ruisseau qui coule à pleins bords, charriant encore des morceaux de glace, et l'air y est frais, léger !

À la cabane, où nous sommes rappelés par une grosse cloche, le père Béchard retire son sirop, pendant que la vieille prépare des omelettes au lard, de la tire, de la « trempette », des crêpes dorées, et elle me gronde de n'être pas venue quand il y avait encore de la neige... je serai privée de « toques » ! Je la console en l'assurant que j'aime mieux manger du printemps !

Nous déjeunons dehors et nous dévorons comme des loups affamés par l'hiver.

Mais cela finit par finir, hélas ! Je me console de mon retour en vous racontant cette journée

délicieuse, ce plongement de la rustique Fadette dans son élément où elle voudrait vivre toujours.

XVIII

Mariages de Pâques

Bientôt Pâques, les jolis soleils d'avril, les mariages... je pense à toutes les petites fiancées frémissantes d'un bonheur profond, ou agitées de vanités puériles durant ces jours augustes de la Semaine Sainte qui n'ont pour elles qu'une signification : ils les rapprochent de ce mariage qu'elles voient venir dans la joie confiante d'un cœur qui ne croit pas à la possibilité d'un malheur qui toucherait à « eux deux ».

Combien de temps durera ce beau bonheur ? Si les jeunes épousées savaient qu'elles ont le pouvoir de formuler à leur gré la réponse à cette question... que c'est dans leurs petites mains qu'elles peuvent retenir l'oiseau farouche toujours prêt à s'envoler...

Hélas, la plupart de ces jeunes filles ne sentent

pas encore leurs âmes. Elles ont vécu sans se connaître elles-mêmes, sans soupçonner les réalités de la vie ; elles vont au mariage comme à une fête perpétuelle.

Demain elles vont commencer une vie au jour le jour, dans le banal à peu près d'une intimité conjugale faite d'habitude et non de sympathie compréhensive et profonde. Chacun ne songera qu'à jouir le plus possible de la vie matérielle avec toutes ses commodités et ses plaisirs.

Et ils iront ainsi quelques mois, peut-être deux ou trois ans, avec l'illusion d'un bonheur qui n'est qu'un leurre, d'une confiance qui les laisse étrangers l'un à l'autre, d'un amour qui ne sait ni s'oublier, ni partager, et un jour viendra où l'âme de la jeune femme s'éveillera dans la souffrance, ses illusions se dissiperont comme les voiles de brume que traverse le soleil.

Elle verra qu'elle s'est amusée avec des marionnettes, qu'elle a marché à la clarté d'une étoile illusoire, que sa joie était une fumée, et inquiète, elle se retournera pour saisir la main de son compagnon... mais il est loin d'elle ! Ses

affaires et ses plaisirs l'absorbent ; elle essaie de le rapprocher d'elle, de lui faire comprendre qu'elle n'est plus une petite fille chimérique, mais une femme qui a besoin d'être comprise et aimée fortement...

Autant lui parler hindou : « N'est-il pas bon pour elle ? Ne lui donne-t-il pas autant d'argent qu'elle en désire ? De quoi se plaint-elle ? »

C'est fini ! Ils ne parlent plus la même langue... elle se sentira toujours seule et faible et elle regrettera amèrement ce qui aurait pu être.

Je voudrais dire à toutes les petites mariées de demain : n'ayez qu'un souci en tête : devenir l'amie de votre mari, et pour cela conquérir sa confiance : ce n'est quelquefois possible qu'en donnant goutte à goutte tout le sang de votre cœur. Qu'importe, si vous devenez l'âme de son âme et la vie de sa vie ? Qu'importe, si sa confiance vient à vous si magnifique, si inébranlable, qu'il la trouverait encore au fond de son cœur, même s'il arrivait à ne plus mériter la vôtre ?

Vous défiez le malheur, il n'y en aura pas

d'irréparable, si vous ne faites avec lui qu'un seul cœur, si vous partagez ses sentiments et ses pensées, si vous êtes la confidente de ses désirs et de ses peines, mais pour cela gagnez sa confiance et commencez tout de suite à la mériter par votre dévouement, votre loyauté parfaite, votre courage, le don absolu de vous-même qui ne recule pas devant le devoir et le sacrifice.

Gagnez sa confiance, car il a besoin d'une affection vivifiante, d'une main amie pour le soutenir, d'un abri où se recueille sa pensée, d'un nid chaud où pouvoir réfugier son cœur. C'est en vous, sa femme, qu'il doit trouver cela ; si vous lui faites défaut, il cherchera ailleurs... pensez-y !

XIX

Professeurs de joie

Vous connaissez, mes amies, le soulagement éprouvé à se retrouver seule au bout d'une journée très remplie et un peu bousculée ; seule dans le recueillement de la petite pièce intime où le silence est si parfait que l'on croit entendre le glissement d'un rayon sur le tapis.

Dehors, il fait froid et le vent agite les ombres du jardin ; dedans, il fait tiède et le crépuscule fond toutes les nuances en un gris où les formes se détachent en masses sombres.

On ferme les yeux, mais sans les voir, on se sent entourée par les objets familiers qui ouatent d'accoutumance douce notre lassitude de corps et d'âme !

Finie la journée où il a fallu tant parler, tant

courir, tant prévoir, tant sourire ! La chaîne des devoirs quotidiens est entière, nulle lâcheté n'en a détaché un anneau ; chacun représente un effort : il a vaillamment été fait, et on a enfin le droit de ne plus bouger, de ne plus répondre, de ne plus s'agiter ! C'est le repos enfin ! Les idées éparpillées vont se remettre en place... Tout le jour, les autres nous ont empêchées de penser : leurs questions et leurs commentaires nous arrachaient nos pensées comme si l'on nous arrachait un livre des mains.

Et maintenant dans la pièce où la lumière s'éteint, notre âme s'éclaire et se rassérène. Quand on est aux prises avec les détails fastidieux d'une journée difficile, on s'énerve et on s'exaspère, mais on se calme quand on en voit l'ensemble d'un peu loin et d'un peu haut. Ô certes ! dans ce coup d'œil, on ne se juge pas sans reproches, et nos explorations au fond de notre âme ne nous révèlent ni beaux héroïsmes, ni grandes vertus !

Mais, ne soyons pas trop dures pour nous-mêmes. Si nous avons eu la bonne volonté et si

nous avons fait notre possible, goûtons la paix permise et promise ! C'est une erreur de se juger trop sévèrement, c'en est une autre d'apprécier nos efforts par leurs résultats immédiats.

Demain nous aurons besoin de tout notre courage pour recommencer avec joie les petites choses qui font la trame de notre vie. La joie ! Quel élément nécessaire dans la vie des femmes. Comme les fleurs, il leur faut ce soleil de l'âme pour s'épanouir dans tout l'éclat de leur beauté morale.

On enseigne tout maintenant, même à respirer, pourquoi n'y aurait-il pas des professeurs de joie ? Cela devient urgent. Les petits hommes de vingt ans, les fillettes de seize ans se plaignent des amertumes de la vie, de la vie dont ils n'ont connu que la douceur !

Il faudrait enseigner à ces enfants que, parce que la joie est nécessaire à la vie, elle est à la portée de tous, elle est le bien propre à chacun. Trop de pauvres êtres l'ignorent, ne savent pas la voir près d'eux, en eux, indépendante des choses et des événements. Elle peut nous quitter ou nous

visiter sans que rien ait changé autour de nous ; c'est donc qu'elle réside dans notre âme, et ceux qui le savent la font vivre en l'alimentant ; aux autres, il faudrait des professeurs de joie ! Mais où les trouverions-nous ?

Les hommes, pris par leur vie positive et matérielle, connaissent peu cette joie de lumière et de force intérieure : ils l'attendent pourtant et la cherchent... C'est chez les femmes qu'on trouve de ces âmes limpides, vibrantes, ardentes, faites pour recueillir en elles le reflet de la beauté des êtres et des choses : elles en font de la lumière et de la chaleur pour les autres. En effet, la joie demeure et rayonne et ceux qui les entourent trouvent la vie meilleure.

Ces rayonnantes, ne les cherchons pas parmi les privilégiées de la fortune. Elles ont trop de biens extérieurs pour se soucier de ce grand trésor intérieur, et à la recherche des bonheurs impossibles, elles ont perdu la joie douce des vies plus modestes. Cherchons nos professeurs de joie parmi celles qui ont deviné, dès leur enfance, que la vie est un bienfait, et qui ont compris, plus

tard, que tout s'use et s'efface et que de nos pauvres petits gestes de bonheur et de souffrance il ne reste rien. Une seule chose dure, c'est l'œuvre tirée de soi, c'est le bien qui continue après soi, c'est l'amour donné sans mesquinerie à ceux qui y ont droit et qui continue après soi, et qui à son tour crée de la bonté.

XX

De nos jours

Il n'y a pas à dire : nous sommes dans une ère de liberté sans précédent. Malgré la latitude dont jouissaient les jeunes filles il y a dix ans, la liberté qu'elles étalent aujourd'hui ne peut lui être comparée.

Est-ce un bien ?

Si vous le voulez, nous examinerons les résultats.

Si les jeunes filles d'aujourd'hui sont plus sérieuses, plus cultivées, plus distinguées de ton et de manières que celles d'il y a dix ans, la cause est jugée. En est-il ainsi ? Hélas, trois fois hélas, et malgré ma répugnance à gémir sur les temps actuels, je suis bien forcée d'avouer qu'elles s'éloignent de plus en plus de la jeune fille idéale.

Remarquez bien, que par là je n'entends pas le petit type niais et bouché qu'on a qualifié d'oie blanche.

Non, pour moi, la jeune fille idéale est celle qui est fortement préparée à son rôle de femme et qui saura le remplir à son honneur, cette femme fût-elle ou non appelée au mariage et à la maternité.

Je suis bien de mon époque et je ris un peu des sempiternels louangeurs des temps anciens. Nous marchons, nous courons vers le progrès, et c'est naturel : les fleuves ne remontent pas vers leur source.

Mais je ne vois pas de progrès dans la liberté sans limites conquise par les jeunes filles, avec ou sans l'assentiment des pauvres parents qui sont aussi étourdis que leurs enfants, ou que l'on berne à cœur que veux-tu !

« Mais nous ne faisons rien de mal, pourquoi nous juge-t-on si sévèrement ? » me disait, hier, une de ces jeunes affranchies.

Écoutez, ma belle enfant : vous ne faites rien

de mal... vous, peut-être, et c'est miracle ! mais comment pouvez-vous m'assurer que tous ces beaux papillons jouant dans le feu ne s'y brûleront pas au moins les ailes ? Admettons que vous soyez toutes des anges de candeur et de pureté, savez-vous que vos allures, vos attitudes, votre ton, votre costume créent une impression malfaisante ? Car, il ne faut pas l'oublier : l'influence rayonnante du mal, ou si vous voulez, le scandale, ne vient pas toujours du mal même, mais aussi de tout ce qui en a l'apparence. Le Monde si large dans ses inspirations, si dur dans ses jugements classe et range parmi les femmes douteuses, toutes celles qui sont un peu libres d'allures, et bien des honnêtes femmes ont perdu leur réputation pour un flirt un peu audacieux.

De là vient l'autorité légitime des convenances qui vous paraissent puérides et inutiles et dont vous commencez par rire, avant de les mettre de côté comme étant surannées.

Soignez donc un peu les apparences si vous voulez qu'on vous juge bien : n'affectez pas des allures de gamin, encore moins des allures de

femmes qui n'ont plus rien à perdre. Serez-vous moins heureuses si vous n'appellez pas par leur prénom tous les jeunes gens de votre connaissance, si vous ne les tutoyez pas, si vos sorties nocturnes sont protégées, si votre toilette est décente, si vous ne parlez pas à tort et à travers de tant de sujets dont vous ne voyez pas le fond ?

Ce qui est stupéfiant, c'est que la jeune fille actuelle fasse souvent une bonne mère de famille malgré son éducation à la diable ! Mais prenons garde !... nous nous éloignons trop du « bon type »... ne tentons pas la Providence !

XXI

Le ciel aux simples

« Jamais ils ne se comprendront ! Ils diffèrent comme le jour et la nuit ! » – J’entendais cela sans avoir à y répondre, et je laissai mon esprit vagabonder à son aise dans les petits sentiers que ces mots lui ouvraient.

Le jour et la nuit... l’un tout clair, l’autre toute noire... il y a pourtant un point où ils se rejoignent, et ces deux qui désirent s’entendre, arriveraient, en allant à la rencontre l’un de l’autre, à ce point où l’un se confond avec l’autre.

Ils n’y ont pas pensé sans doute ; il leur manque peut-être beaucoup de bonne volonté et plus de simplicité ? Elle est bien nécessaire aux fusions d’âme cette belle simplicité !

Plus j’y pense, plus je comprends pourquoi le

royaume des cieux est promis aux simples d'esprit ; et certes, je ne range pas parmi eux ceux qui manquent d'esprit ! Il semble qu'étant toujours dans la clarté, ils aient moins à lutter que les autres et ils évitent ainsi les tirailages en tous sens des gens compliqués.

Leur vie se déroule droite, régulière et il est possible, un peu routinière... et ils vont au ciel en trotinant paisiblement dans la poussière du seul chemin qu'ils connaissent, résignés à la poussière et aux inévitables obstacles qu'ils acceptent sans murmurer.

Avec ceux qui ne sont pas simples, c'est une autre histoire !

Ils dédaignent les chemins battus, et par les sentiers de traverse, ils cherchent le pittoresque et l'inédit ! Remplis de désirs contradictoires, ils se blessent au moindre mouvement qu'ils font pour se retourner. Ils ont en eux tous les vœux, mais ils manquent du seul vœu qui les ferait des êtres logiques et « raisonnables ! »

Ils voient une chose, et derrière elle, l'ombre de celle qui la contredit ou la modifie ; ils aiment

ce qui leur fait mal, et repoussent ceux qui leur veulent du bien...

Étonnons-nous, après cela, qu'ils soient arrêtés et empêchés sur le chemin du paradis... le chemin des simples qu'ils dédaignent !

Moi-même n'ai-je pas eu une nuance de dédain en parlant des simples que j'admire tant ?

Au moins, ils ne sont ni des escargots roulés sur eux-mêmes, ni des parapluies au fourreau !

Ils peuvent s'étendre, se déployer, parler avec leur cœur, penser avec leur esprit dans la lumière de tout ce qui est bien déterminé et bien clair !

Ce qui est compliqué est bien près de la fausseté, propre à induire les autres en erreur et à torturer celui qui en est victime habituellement.

Avez-vous remarqué comme les personnes simples ne sont pas susceptibles ? C'est qu'elles admettent les erreurs des autres aussi facilement qu'elles reconnaissent les leurs, et devant une explication ou une excuse, elles n'ont aucun doute et elles ne cherchent pas à deviner d'intentions cachées.

Ne nous contentons pas d'envier ces simples qui ont sur la terre la possibilité de trouver la paix et à qui le royaume des cieux est promis par surcroît, mais simplifions-nous ! Ne confions notre cœur qu'à de rares choisis, ayons des curiosités d'esprit, de l'indépendance dans la vie et les idées, mais ayons aussi de l'ordre dans notre vie, afin d'éviter les agitations et les complications inutiles. Avec cela, on m'a assuré qu'on se fait une belle existence qui profite aux autres et à soi.

Que chacun ajoute à ce petit programme ce qui lui est personnel, en ayant soin d'en exclure les puérités et les exagérations, et il ne restera plus qu'à le mettre en pratique... c'est peut-être possible...

XXII

Leur tort

Quelques femmes très intelligentes, d'une valeur morale supérieure, aimables sans coquetterie, sages sans austérité, ont un grand tort que je leur reprocherai aujourd'hui.

Elles se sont totalement retirées du monde où elles laissent oublier même leur nom : plus de visites, plus de ces relations qui forment un lien léger, mais un lien, tout de même, entre les femmes du monde de tout un pays et qui constitue ainsi ce qu'on appelle la société d'un pays. Entre le monde et elles s'élève un mur qu'elles veulent infranchissable, au grand détriment du monde qui perd ainsi un élément sain qui lui manque, et, – je vais bien les étonner, – à leur propre détriment.

Me pardonneront-elles si je leur dis, que sans

qu'elles s'en rendent compte, il se mêle à leur exclusivisme un peu d'égoïsme et un peu de paresse : par le fait, elles bornent volontairement leur horizon, et vous savez bien, qu'à une intelligence large, il faut que la vie apparaisse variée, entière, humaine enfin, la vraie vie.

Or, c'est dans les livres presque uniquement que ces femmes dont je parle cultivent les sentiments et les idées : elles ne s'aperçoivent pas de l'écart qui se fait, très grand, entre leur conception idéale de la vie, des relations sociales, de l'éducation, et la réalité de ce qui se pratique dans leur pays et dans leur monde. La vérité leur arrive comme un choc, et leur surprise se change en indignation souvent justifiée, je l'admets, mais stérile, puisque, renfermées dans leur tour d'ivoire, elles ne savent que condamner et ne songent pas à réagir par leurs paroles ou, ce qui est infiniment plus efficace, par leur exemple.

Pour exercer toute son influence une femme doit vivre parmi les femmes, vivre dans leur vie et vivre de leur vie.

– Mais, m'objectent-elles, je ne puis endurer la

niaiseries, la futilité, les mesquineries de la vie sociale.

– Je le comprends un peu, et je ne vous demande pas de devenir des mondaines, mais seulement de subir quelquefois ce qui vous ennuie, de ne pas vous désintéresser complètement de la vie ordinaire des gens ordinaires, de ne pas vivre à part, comme vous le faites, dans un dédain superbe qui ne vaut rien et ne rapporte pas davantage.

J'ai vu quelque part « qu'un peu de banalité est nécessaire à l'hygiène morale comme l'exercice à l'hygiène physique. La vie sédentaire ankylose et débilite. La vie solitaire rend entier, vous dresse et vous étiole en une attitude tendue plus que nature. On y oublie les bruits humains, on y désapprend à les supporter... on y devient difficile et intransigeant. La banalité nous invite à ne pas devenir assez singuliers pour cesser d'être humains. Elle nous rappelle aux façons communes universelles de sentir et de penser, au bon sens, à la bonne humeur ; elle a du bon... »

Ces lignes sont vraies et s'appliquent à celles

dont je parle, à qui je reproche en somme de vivre en étrangères, dans un monde qu'elles refusent de voir et qui est le leur, où elles auraient leur place et une influence bienfaisante. Condamner est facile et ingrat : ce qu'il faut c'est réagir contre les courants mauvais, et dans ce monde plus léger que méchant, qui le fera, si les femmes sérieuses et sages se retranchent dans leur vie familiale si fermée ?

XXIII

Décrocheur d'étoiles

« Décrocher des étoiles », ce n'est pas un métier banal, et gardez-vous bien d'être confus quand on vous lance d'un air narquois que vous n'êtes bon qu'à cela ! Un décrocheur d'étoiles est toujours plus délicat et plus spirituel, – dans tous les sens que comporte ce mot, – que ceux qui ne savent pas regarder plus haut que leur nez et qui critiquent d'instinct les tendances idéalistes.

Au fond, ce qu'on vous reproche, c'est de vivre trop au-dessus des réalités et de ne pas vous contenter de « l'ordinaire » des communs mortels. Ce n'est pas moi qui vous en blâmerai ! Pour ce qu'elles sont drôles les réalités et les choses faciles à atteindre !

Je suis plutôt tentée de vous dire ce qu'écrivait Emerson à une de ses amies : « Attelez votre

charrette à une étoile. » On ne réussit pas à les décrocher, cela vaut mieux de s'y attacher.

Notre charrette, vous l'avez bien compris, c'est notre vie fruste, banale, dont l'allure lourde, pour être transformée, a besoin d'être entraînée vers les régions supérieures et de s'attacher, même de loin, à un centre de lumière.

Je sais bien qu'il ne faut ni ignorer, ni mépriser les réalités ; mais ce danger n'est vraiment pas bien à craindre ! Que nous le voulions ou non, elles s'imposent, les réalités, et bon gré mal gré, il faut les subir. Je vous l'assure, personne ne les endure plus aimablement que les idéalistes qui s'en reposent dans un monde à eux : des étoiles qu'ils aiment pleuvent des rayons qui embellissent même la banalité.

Atteler sa charrette à une étoile, ce n'est pas ignorer l'existence de la laideur et de la méchanceté, c'est s'exercer à ne pas les voir partout, c'est surtout savoir s'en garder soi-même, c'est vivre pure et fière à travers ce qui amoindrit les âmes vulgaires, c'est marcher, même quand la boue inonde le chemin, c'est

monter sans se lasser, puisqu'on est tiré en haut par une force supérieure.

Il arrive que notre charrette s'enlise, qu'elle côtoie les abîmes, parfois elle y tombe, mais toujours retenue par ce lien mystérieux qui l'attache au ciel, elle sort de tous les périls et se remet en marche après toutes les chutes.

Laissons rire les blasés, les matérialistes, ceux qui veulent mener tout seuls leur charrette, et accrochons la nôtre à l'étoile ; elle nous conduira tous, jeunes ou vieux, pleins d'illusions ou meurtris par la vie, elle nous élèvera au-dessus des petites gens pour nous faire voir, de très haut, sa valeur et la nôtre, ce que Dieu a voulu et ce qu'il attend de nous.

XXIV

De retour !

Non, voyez-vous, pour demeurer volontiers en ville quand vient la fin d'avril, il ne faut pas avoir commis l'imprudence d'aller goûter le printemps dans les bois !

D'avoir vu le soleil caresser les bourgeons frêles, d'avoir entendu chanter les grives et bavarder les corneilles, cela dégoûte des tramways, des autos empestés, de la foule courante, et la tentation de partir définitivement m'a saisie, emportée si vite, que me voici rendue ici sans avoir eu le temps d'y penser !

« Ici », c'est dans une grande vieille maison, un peu en désordre pour le moment, mais par toutes les fenêtres ouvertes entrent des flots de soleil, des gazouillis d'oiseaux, un petit vent frisquet parfumé de senteurs vagues et exquis.

Que je vous plains, mes amis de la ville !

Vous ne viendrez à la campagne que lorsque tout sera reverdi et fleuri : ce sera l'été. Moi, j'assisterai aux fêtes du printemps : je regarderai les feuilles se déplier, les bourgeons gonfler et éclater, les oiseaux bâtir leurs nids, la terre brune fumer au grand soleil quand elle aura été retournée par la charrue.

Et quand la pluie vous désolera dans la ville boueuse, moi, je la bénirai, et ce sera si joli de la voir reverdir les gazons et fleurir les lilas !

J'arrive à l'époque du « Breda » ! Mes voisines sont très affairées. Les maisons se vident. Dehors les matelas, les tapis et les meubles ! Tout est brossé, battu, secoué, peint, vernis ! C'est une débauche de propreté, et les ménagères se démènent avec un entrain contagieux.

C'est qu'il s'agit de ne pas lambiner... le jardin attend : il faut le bêcher, le semer, le planter, tirer les allées au cordeau, tailler les haies. Aussi, la bourgeoise gronde si les jeunesses, grisées par le printemps qui leur fait de

l'œil, ne portent pas à ce remue-ménage tout l'intérêt qu'il faudrait.

Je les laisse à leurs occupations et je me promène. Par le chemin qui monte, j'ai marché jusqu'au petit lac où les nuages pressés se mirent en passant. Les érables autour sont déjà tout roses et les vieux pins ont un air rajeuni : le vent, qui les traverse, chante en me voyant la petite complainte que j'aime... c'est bon d'être là encore, comme l'année dernière, comme les années précédentes, depuis toujours, presque !

La douceur du décor familial me pénètre de douceur : j'oublie là les faux décors de la grande comédie humaine, où, trop souvent, hélas, je joue avec ennui mon petit personnage. Devant l'insaisissable infini, je sens profondément que lui seul est réel et que nous sommes fous de l'oublier.

Plus et mieux que jamais, je comprends qu'une seule chose importe : « Laisser grandir son âme et y habiter. »

XXV

La maison fermée

Loin du chemin, presque appuyée sur les deux gros pins qui lui servent de dossier, la petite maison fermée se dresse muette, sans regards, sans vie... et pourtant non ! fermée et muette, soit, mais tragique et vivante, elle a une âme que l'on sent encore vibrer de sanglots. C'est qu'elle a contenu d'inexprimables douleurs, la petite maison qui avait été installée avec tant de sollicitude aimante pour recevoir le jeune couple qui semblait l'incarnation du bonheur humain.

Six mois d'un bonheur très doux, puis une chute fatale du jeune homme causa une lésion grave du cerveau : il flotta entre la vie et la mort : il ne mourut pas ; ce fut pire, il perdit la raison et il fallut l'emmener un jour, car la jeune femme allait accoucher. Elle mourut, en donnant

naissance à un petit être frêle qui s'éteignit aussi, peu après. Et l'on ferma la maison.

Toute leur histoire tient dans ces quelques lignes ! Leur grand bonheur et leur grand malheur a tenu aussi dans si peu de jours et dans si peu d'espace ! Et tout cela, on le sent quand on passe devant la maison fermée. À l'écart des autres, dans le mystère des grands arbres qui la couvrent de leur ombre, elle a bien la tenue discrète, l'attitude douloureuse et farouchement silencieuse de la jeune femme dont le cœur a saigné, là, jusqu'à en mourir.

Ce beau printemps me rappelle le jour de leur mariage. Ils étaient radieux et beaux, on avait envie de joindre les mains devant leur extase. Et après un an, il ne reste d'eux que le souvenir enfermé dans la maison close où ils ont tant aimé et tant souffert.

Ce souvenir est plus poignant dans ce renouveau du printemps qui ressuscite les choses mortes et laisse dormir les pauvres morts ! Hier, je m'arrêtai émue devant la maison : un couple d'amoureux passait... le rire clair de la jeune fille

me remplit les yeux de larmes. Je pleurais sur l'autre que j'ai connue, et sur celle-ci que je ne connais pas ! Je pleurais sur notre aveuglement et notre ignorance à tous.

Je suivais des yeux ces jeunes qui s'en allaient dans la lumière, interrogeant l'avenir et l'appelant dans un désir éperdu d'être plus heureux encore.

Et le bonheur qu'ils rêvent les empêche probablement d'apprécier à sa valeur celui qu'ils tiennent ; et ils comptent pour rien, ou si peu, d'être jeunes, amoureux, de croire à la vie et au bonheur, parce qu'ils ne veulent penser qu'à demain, ce demain qui peut être la mort de leur belle confiance, ou la fin de leur vie !

Et c'est l'Humanité entière qui marche ainsi, pressée, mécontente du présent, inquiète, tendant les bras vers un lendemain chimérique et dédaignant l'aujourd'hui lumineux et serein.

Et il fallait peut-être qu'il en fût ainsi, afin que, leurrés par l'appel du lendemain, nous allions inlassables, d'un espoir à un désappointement, d'une joie à un deuil, toujours

confiants dans un avenir que nous atteignons pour en appeler un autre qui semble préférable. Et la vie se passe dans cette hâte vers le demain qui est la mort... la mort prochaine ou éloignée, mais la mort inévitable. Nous sommes fous !

XXVI

Étoiles filantes

La soirée est douce et claire : des myriades d'étoiles se détachent sur le ciel, bleu malgré la nuit, et elles dansent à nos pieds sur les vagues frissonnantes de lumière du fleuve qui sommeille. Au loin on aperçoit le gros œil du phare qui s'ouvre et se ferme régulièrement, et tout près, trois yachts glissent et leurs voiles blanches ont des repliements d'ailes.

Le silence nous enveloppe et nous pénètre, soudain, une étoile, en une longue fusée d'or, décrit un sillon lumineux, et paraît tomber dans l'eau, et la voix aiguë d'une fillette crie : « Oh ! l'étoile s'est décrochée ! l'as-tu vue, ma tante ? »

Une voix grave répond : « Ça, ma fille, c'est une étoile filante... quand on fait un souhait à leur passage, on l'obtient toujours ! »

La petite personne a-t-elle souhaité des poupées merveilleuses, et en rêvera-t-elle cette nuit ?

Il se peut, car nous qui sommes de très grandes personnes, nous attendons les yeux fixés sur le ciel, qu'une autre étoile file dans l'espace, et je suis sûre que chacun formule intérieurement le souhait « toujours exaucé », a dit la vieille dame !

Mais il ne tombe plus d'étoiles, et nous rêvons aux éblouissements éphémères, véritables étoiles filantes qui laissèrent dans nos vies des traînées lumineuses si tôt absorbées par le noir, le grand noir de la vie.

Mais, éternels enfants que nous sommes, après une étoile décrochée et disparue, nous en cherchions une autre, et les chimères vivantes remplaçaient les chimères mortes. Et rien ne nous corrigera... nous voulons oublier, si peu que ce soit, la vie plate et si lassante parfois !

Et alors nous berçons nos âmes fatiguées aux contes bleus, aux formes illusives, aux émotions fugitives, et nous sommes heureux, si nous

échappons quelquefois à la monotonie toujours prête à nous rouler dans ses plis sombres.

Est-ce un bien, est-ce un mal ? Qu'importe ! La louange ou le blâme ne serviraient de rien, car nous n'avons pas le choix. Nous sommes ainsi faits : avides de rêves et victimes faciles du mensonge.

Depuis la pauvre Ève chimérique et vaine, tous les humains ont été trompés par les apparences parce que la réalité ne leur suffisait pas.

Et les étoiles qui tombent en s'éteignant ne ressemblent-elles pas lamentablement aux âmes déçues qui s'engloutissent dans le néant de leurs rêves, quand la force qui les retenait fixées dans leur ciel les a soudainement et nonchalamment laissées tomber dans le vide !

XXVII

Leur charité !

Elles sont parties... La table à thé en déroute, les petites assiettes vides, les chaises et les fauteuils dispersés au hasard des causeries me rappellent les propos variés, frivoles et méchants, entendus cet après-midi, et je suis un peu triste... car je les avais réunies pour que nous organisions ensemble une couture de charité pour l'hiver, et jamais la charité ne fut plus offensée que par toutes ces femmes qui ont passé l'après-midi à croquer des bonbons, des gâteaux et leurs amies !

Autrefois, quand on disait devant moi : « Personne ne juge plus sévèrement et plus injustement une femme qu'une autre femme », je protestais, je niais, je criais à la calomnie. Maintenant je fais moins de tapage devant ces accusations. C'est, qu'à les observer, j'ai reconnu

que les femmes ne s'aiment pas entre elles, et qu'elles se critiquent avec un acharnement rageur qui les rend laides !

En général, les jeunes filles sont moins méchantes : elles sont plus insouciantes, plus absorbées par leurs plaisirs, moins réfléchies, et elles causent plutôt pour s'amuser ensemble que pour s'amuser aux dépens les unes des autres.

Mais dès qu'elles sont mariées, c'est une autre histoire !

Avez-vous observé que lorsqu'une femme s'en prend à une autre, elle vise d'abord la figure comme font les chats ; puis c'est la toilette : la jeune écervelée décrète que celle qu'elle débine dépense trop ou lésine pitoyablement ; puis elle entre dans le détail de la tenue de maison, de l'éducation des enfants, des relations familiales, et on jurerait à l'entendre, qu'elle a vécu avec ce ménage tant elle sait illustrer tous ses dires. Et la pauvre malheureuse peut s'estimer heureuse si la vilaine bavarde ne l'accuse pas de coquetteries et d'intrigues mystérieuses et coupables !

Cet après-midi, on a commencé au moins trois

récits, tendant à révéler des petits scandales, et j'intervenais sans me lasser, pour ramener mes dames à « nos moutons », c'est-à-dire à notre société de charité. Ô ironie !

Dernièrement, je faisais remarquer à une de mes amies qu'elle devenait un peu méchante avec sa manie de critiquer et de condamner à l'aveuglette. – Mais je ne fais que répéter ce que tout le monde dit. – Mais, ma pauvre enfant, « tout le monde » dit peut-être une chose fausse ! Qu'une femme malveillante invente une méchanceté, qu'elle la dise à trois ou quatre qui la répètent comme vous, sans preuves, parce qu'elles l'ont entendue... et voilà que « tout le monde » dit un mensonge qui peut être une infamie. Et le « tout le monde » qui a colporté, est le « tout le monde » qui croit, sans hésiter, toutes les vilénies courantes... C'est ainsi que se perdent les réputations, et n'allez pas croire que vous n'avez pas votre part de responsabilité quand se déroulent les conséquences de ces calomnies ; j'en ai connu de terribles, et une des victimes de ce que « tout le monde dit » a perdu sa réputation, la confiance de son mari, le respect

auquel elle avait droit, grâce à cet odieux dicton « qu'il n'y a pas de fumée sans feu ». Ses amis avaient beau nier l'accusation et la défendre de leur mieux, l'ombre mauvaise ne s'est pas dissipée, et aucune des mauvaises langues qui lui ont si lâchement nuï n'a de remords probablement, et si on leur racontait la lamentable histoire de leur victime, elles diraient comme vous : « Oh ! je n'ai fait que répéter ce que tout le monde disait ! »

XXVIII

La mauvaise humeur

Nous étions une quinzaine à la gare du village : une jonchée de confetti s'étalait aux pieds de la petite mariée comme un tapis de fleurs d'amandier. Elle était rose, émue et charmante ; lui avait à la fois l'air glorieux et ennuyé du vainqueur qui trouve qu'il y a tout de même trop de monde pour contempler sa gloire.

Et ils sont partis... ce petit voyage, symbole du long voyage de la Vie qu'ils entreprennent ensemble, a été commencé dans le bonheur du rêve réalisé, dans l'espoir et l'amour de deux jeunes cœurs qui sont sûrs de l'avenir.

Nous sommes revenus silencieux, vaguement tristes. L'angoisse au cœur, la mère s'est dit : « Sera-t-elle heureuse ? » Les petites amies : « S'occupera-t-elle encore de nous ? » Les jeunes

gens : « Encore un de casé !... Sera-t-il mieux que nous ? »

C'est le temps qui répondra à tous, et le temps commence à parler quelquefois dès les premiers mois ; si le petit ménage ne roule pas au commencement sur une belle route égale, il y a des risques que le chemin devienne de plus en plus raboteux, et le Bonheur qu'ils ont atteint est un bien fragile trésor : s'il est trop secoué, manié avec brusquerie, promené par trop de cahots, il peut se fêler... gare ! il ne résiste pas longtemps, après la première fêlure. Au risque de m'attirer les critiques des lectrices émancipées qui n'admettent pas qu'il y ait une hiérarchie dans la famille et que le père en soit le chef, je parlerai aux jeunes femmes de l'un des obstacles de la route conjugale qu'elles peuvent aplanir : cet obstacle, c'est la mauvaise humeur. Laquelle ? La leur et celle de leur mari.

Qu'est-ce au juste que la mauvaise humeur ? Presque toujours, c'est le mécontentement de soi dont on accable ceux qui sont à sa portée. Comme ce que l'on dit et ce que l'on fait, sous

l'empire de la mauvaise humeur, n'est pas pour nous rendre fiers, plus on manifeste son humeur plus elle revient détestable et agressive, et si la mauvaise humeur de « l'autre » répond à l'appel, on en arrive vite à l'exaspération.

Je ne ferai pas ici d'insipides comparaisons entre les femmes et les hommes : les deux sont sujets à la maladie, mais je ne cesse de m'étonner que la finesse des femmes ne les avertisse pas de la gaucherie d'augmenter le mal, – quand c'est leur mari qui est « pris », – soit en prenant des airs de victimes, soit en relevant la balle au bond pour la lancer à toute force, au risque de tout casser.

Il y a un troisième procédé à employer. C'est le moins compliqué, mais non le plus facile : c'est de se taire tout simplement.

Car une femme a bien des manières de se taire, et mon « tout simplement » qui n'a l'air de rien, est précisément la nuance du silence à observer vis-à-vis une mauvaise humeur. Le silence d'une femme peut être conciliant, aimable, résigné, douloureux, indigné, révolté,

méprisant, insolent... oui ! Et il y a des etc. ! Vous concevez, alors, qu'il y a un choix à faire, et que le « tout simplement » est le silence bon enfant et paisible, qui sait, que la bourrasque passée, le soleil reparaitra, et qui endure la mauvaise humeur comme on endure la pluie, sans se croire pour cela une victime de l'homme ! Ce silence fait éviter les discussions, et il faut écarter les discussions dans la vie de famille ! Elles ne servent ni à éclairer les questions, ni à améliorer les gens ; elles énervent et aigrissent ; elles posent en adversaires deux amis qui sont presque forcés de s'égratigner et qui en conservent les marques.

J'aurais bien à dire encore, mais il fait grand soleil et j'ai à promener ma bonne humeur.

XXIX

Son secret

Une émotion profonde bouleverse le village depuis que l'on a trouvé, hier matin, dans les pelles du moulin, le corps d'une jeune fille que nous avons vue au mois de Marie la veille. Elle fut trouvée au petit jour, avant même que les parents se fussent doutés de sa disparition. Un mystère plane sur cette triste affaire. L'hypothèse d'un crime semble être écartée, un accident n'est guère admissible, la nuit, quand ses parents la croyaient endormie chez eux. Il reste donc qu'elle se serait suicidée : c'est l'opinion générale et je la partage, malgré la difficulté d'imaginer qu'une jolie fille de vingt ans ait « voulu » mourir.

On en parle généralement à l'aise de quitter la vie, mais, grands comédiens que nous sommes, nous avons tous peur de mourir, et dès que la

mort s'approche un peu, nous oublions nos discours de blasés et nous nous accrochons à la vie.

Je n'ai pas voulu voir la petite noyée, car je désire conserver le souvenir intact du visage fin et des grands yeux inquiets qui faisaient involontairement penser à ceux d'une petite bête traquée et affolée. Pauvre enfant ! Elle a eu peur de la vie... la sienne n'était pas douce entre un père ivrogne et une belle-mère rude et exaspérée par l'inconduite de son mari... Tout de même, se tuer, à vingt ans, parce que sa vie de famille est pénible, cela paraît excessif, hors de proportion, et je me demande s'il n'y a pas là un chagrin d'amour ? C'est bon genre, de hausser les épaules et de rire des chagrins d'amour, c'est cependant le chagrin qui tue le mieux une femme, et peut-être le seul qui fasse de ces désespérées qui haïssent la vie.

La pauvre ! Quoi qu'il en soit, vivante, elle a bien gardé son secret, et la mort sera aussi discrète... nous ne saurons jamais quelle angoisse a tordu son cœur avant qu'il cesse de battre.

Ah ! mes petites amies, vous qui parlez d'aimer comme de danser, vous qui jouez à aimer et dont la coquetterie peut blesser si douloureusement un cœur de brave homme, vous qui riez de tout et qui croyez rire toujours, je voudrais que vous vous fissiez de l'amour une idée sérieuse et vraie. Sachez que la souffrance vient toujours avec l'amour, que c'est elle qui l'affine et la plante aux profondeurs du cœur, et préparez-vous à accepter sans lâcheté toute la douleur de l'amour. Elle l'accompagne sournoisement et quand elle se montre, il faut lui faire face, et ne désirer ni se tuer, ni tuer l'amour dans son cœur. Ce serait y tuer la vie de l'âme et c'est un suicide aussi !

XXX

Le Bon Dieu passe

La soirée très douce est éclairée par les étoiles et un fin croissant de lune : je regarde les nuages courir sur le ciel, voiler les lumières puis les découvrir : je n'entends que le vent dont la plainte est basse et continue comme un grand chagrin de femme qui pleure... mais, du fond de la vallée, un son bien connu s'élève et monte, de plus en plus distinct, dans le grand silence de la campagne.

Mon cœur se serre ! Le Bon Dieu va passer et la petite clochette l'annonce.

Quand le Bon Dieu passe si tard, c'est qu'un pauvre mourant l'appelle et l'attend avant le grand Départ, le Départ qui jette les hommes dans l'inconnu, et dont nous avons peur, comme les petits enfants ont peur du noir !

La clochette s'agite et les sons se rapprochent, comme s'ils couraient un peu haletants : des maisons closes, les gens sortent et se crient : « Est-ce le vieux Michel ? » « Peut-être la petite Mélanie ? »

Ils se prosternent pendant que la voiture passe rapidement, emportant le Bon Dieu, le curé, et la lanterne qui dessine sur le chemin blanc des zigzags fantastiques.

On les entend encore quelques secondes, puis plus rien que notre angoisse, à nous qui restons, pendant que l'autre, là-bas, s'en va !

C'est le silence encore, mais un silence profond, solennel, peuplé de questions angoissantes qui ne reçoivent pas de réponses.

La vie passe rapidement, et nous amène chacun notre tour, chacun à notre heure, devant le pont redoutable jeté entre les deux mondes, et qu'il faut traverser tout seul, ne sentant plus les mains amies nous encourager, ni les cœurs aimants battre avec les nôtres.

Moi, pauvre ignorante, je ne sais rien du

mystère de la mort, mais les savants et les philosophes n'en savent pas davantage. Depuis des siècles, les hommes ont voulu savoir ce que deviennent leurs morts et comment ils les reverront, mais Dieu garde ses secrets pendant que les chercheurs font des suppositions, et personne n'a jamais su ce qui se passe de l'autre côté du pont mystérieux !

Une pensée tout de même devrait tout adoucir : c'est que Dieu ne nous demande pas de comprendre, mais tout simplement de l'aimer et de croire qu'Il nous aime. Peut-être un soir comme aujourd'hui, dans la nuit lumineuse et pure, la clochette d'argent tintera et nous préviendra, de loin, que le Bon Dieu vient à nous, pour nous accompagner et nous aider à passer le grand pont. Il sera avec nous quand toutes les affections humaines ne pourront rien pour nous, et nous trouverons peut-être que ce n'est pas si dur de mourir ? Qui sait ?

XXXI

Inquiétude

Depuis une grande heure j'attends... Mes yeux sont fixés sur la nappe d'eau tranquille où se mirent les fines branches de saule ; au-dessus, le ciel très pur, très vaste, enveloppe la rive et l'eau d'une lumière bleue, tendre comme une caresse... et j'attends quoi ? Des idées, mes amis, tout au moins une idée à mettre dans cette lettre qui serait tout simplement exquise si elle pouvait refléter la douceur des choses qui m'entourent.

Et pourtant, je ne suis ni calme, ni joyeuse ; mes pensées vivent et bruissent autour de moi en vol d'insectes agités ; si j'essaie de les saisir elles m'échappent... et au bout de mon crayon qui tente de les fixer, je ne trouve qu'un désappointement.

Hélas, c'est à cela qu'aboutissent tant de nos

désirs, tant de nos efforts, qu'à n'en regarder que leur résultat visible, on se découragerait d'agir et de travailler sans relâche.

Mes amis, tous nous les connaissons, ces jours tristes, où il nous semble que notre dépense d'énergie, d'amour et d'activité s'en va à l'insuccès, à la lente et inévitable destruction de tout. Mais ce n'est pas vrai, et cette tentation de tristesse découragée est dangereuse, et doit être repoussée. Nous devons nous forcer à croire que le désappointement n'est pas la fin de l'effort, il est l'obstacle qui retarde mais qui ne doit pas nous arrêter.

Arrêter, c'est lâche... c'est se coucher à mi-côte, dans la poussière du chemin ; c'est non seulement refuser d'avancer, mais encombrer la route de ceux qui montent en même temps que nous. Non, notre courage, c'est notre trésor précieux : tenons-le ferme quand tout va mal et que notre âme s'amollit : la bourrasque passera : il s'agit de ne pas s'avouer vaincus, de recréer l'espoir qui s'éteint, de ne pas cesser d'agir et de nous intéresser à tout, de vivre absolument

comme si tout était bien ; et, sans révolte, sans faiblesse, d'attendre doucement que les choses s'arrangent... car elles finissent toujours par s'arranger, si nous n'y mettons obstacle par nos propres impatiences et l'amertume qui nous rend incapables de profiter des éclaircies dans notre ciel.

Je ne connais rien de plus efficace pour nous faire honte de nos lâchetés que de regarder les plus malheureux que nous. Songez qu'il existe de pauvres êtres qui n'ont ni foi, ni amour ! Ils souffrent comme les bêtes, sans savoir pourquoi ; ils vivent en haïssant la vie et leurs semblables ; ils meurent en désespérés, sans savoir où ils vont...

Ceux-là sont à plaindre qui ont l'âme vide de Dieu et de tendresse humaine, et nous qui ne leur ressemblons pas, n'avons pas le droit de nous laisser abattre par le découragement.

Qu'y a-t-il de plus admirable que le courage ferme, patient et doux que rien ne déracine ? Il habite les âmes grandes et quand je le rencontre, je m'incline : il est fait de tant de vertus !

XXXII

La « Croche »

J'ai une nouvelle amie, une pauvre fille boiteuse, difforme, qu'on appelle « la Croche » au village, sans soupçonner qu'elle a une âme d'une beauté exquise qu'elle cache sous des dehors froids et un peu fiers qui tiennent à distance les pitiés maladroites.

Son histoire est simple, navrante comme tout ce qui est humain, lumineusement belle comme tout ce que touche le divin. Je l'ai entendue bribe à bribe, j'en ai vu passer l'angoisse dans les yeux sombres et ardents, j'en ai conservé la douceur surhumaine, et pour vous qui souffrez, et pour vous qui ne pensez pas à ceux qui souffrent, je veux l'écrire très simplement comme elle me fut confiée.

On l'a toujours appelée « la Croche », et elle

n'a jamais entendu sans tressaillir le sobriquet cruel. Elle a commencé à avoir peur des autres à l'âge où les petits ne soupçonnent pas la méchanceté : les enfants se moquaient d'elle, les grandes personnes discutaient brutalement son infirmité devant elle ; et sa pauvre petite âme délicate apprit à souffrir avant même de connaître la signification des mots tristes... Elle chercha donc la solitude, les endroits où personne ne pouvait la voir ou l'entendre. Quand elle eut appris à lire, elle lut tout ce qui lui tombait sous les yeux, sans choix, sans discernement, avec une ardeur qui augmenta avec les années : là seulement, dans les livres, elle oubliait sa misère et elle sortait de la vie qui lui semblait si monotone et si dure. Elle affina ainsi son esprit, exagéra une sensibilité déjà un peu malade, se donna, malgré le décousu et l'inopportunité de ces lectures, une personnalité et une culture qui, pendant de longues années, ne firent qu'augmenter sa souffrance morale.

Celle-ci grandissait avec les années et lui fit traverser, vers la vingtaine, une crise de révolte dont le récit me fit pleurer.

Souffrante et aigrie, ne rencontrant que l'indifférence, sentant profondément l'injustice qui l'isolait même dans sa famille, où ses sœurs avaient « honte d'elle », et où régnait une belle-mère dont l'autorité était dépourvue de douceur et d'affection, elle en vint à accuser Dieu de cruauté, et tous les soirs, « quand il n'y avait personne à l'église pour me voir pleurer, j'allais lui crier ma souffrance et la lui reprocher. Que lui avais-je faits pour mériter une vie nue et vide, sans beauté, sans jeunesse, sans tendresse, sans intérêt d'aucune sorte ? Pourquoi moi plutôt que mes voisines ? Et il faudrait vivre ainsi toujours, sans changement en moi et autour de moi ! Je serais toujours « la Croche », et les autres seules seraient belles, aimées, heureuses ? Et on dit que vous êtes le bon Dieu ? Vous ne l'êtes pas pour moi ! »

Tous les soirs, dans l'église déserte, la plainte de l'infirmes montait désolée et rien ne lui répondait que le pas lourd du bedeau qui préparait l'autel pour la messe matinale... et quand les pas se rapprochaient, elle savait qu'il venait fermer l'église, et l'âme lourde, elle s'en

allait, en boitant, vers la maison où les rires et les jeux des réunions jeunes la faisaient se réfugier dans sa chambre, et jamais personne n'était venu lui dire bonsoir.

Les mois passaient, et les années, et aucune douceur n'arrivait à cette âme farouche et révoltée qui se défiait des sympathies humaines et refusait de chercher la sympathie divine.

Une après-midi de printemps où le bonheur était dans l'air... pour les autres, la jeune fille vint, après vêpres, s'écraser dans l'église, lasse à mourir ! Non de la lassitude physique qui lui était familière, mais d'une affreuse désespérance qui la faisait crier d'angoisse.

Elle regardait en avant d'elle... c'était toujours le même isolement, les mêmes humiliations, la même vie végétative qui l'étouffait : en arrière, chaque souvenir qu'elle évoquait était une blessure qui saignait à y toucher... elle aurait voulu ne plus se souvenir, ne plus penser, s'enfoncer dans le néant... ne plus vivre !... Et voilà qu'une tentation monta des profondeurs obscures de son âme, se fit insidieuse et douce,

lui présenta la mort comme un repos... ce serait facile... dans le lac profond... on ne douterait jamais de la réalité d'un accident... Personne n'avait besoin d'elle... et Dieu sait si elle n'avait pas besoin de la vie, elle !... La mort ne lui faisait pas peur... bien moins que la vie ! Et l'âme troublée, frémissante, elle se laissait griser, aveugler par la tentation qui la soulevait.

Soudain un coup puissant de la cloche remplit l'église d'un frisson solennel, puis un second, un troisième, et les tintements se succédèrent, se répondirent, devinrent le carillon joyeux des baptêmes. – Une pensée amère vint la distraire de l'obsession de la mort désirée : – « Encore un pauvre petit être qui vient souffrir sans savoir pourquoi et que le prêtre vient de bénir ! » – Bénir ! Le mot très doux lui suggère un Dieu penché sur le monde, le bénissant, le protégeant, l'aimant : elle tressaillit... et l'aimant, elle, la pauvre Croche ?

Et la cloche continuant à chanter, peu à peu enveloppait, caressante, l'âme douloureuse, et lui disait des choses merveilleuses : « qu'on n'a pas

besoin de savoir pourquoi on souffre, qu'il suffit d'accepter doucement ce que Dieu veut : et qu'Il nous aime, cela il n'en faut jamais douter ! Puisque nos âmes Lui ont été données dans le baptême, qu'Il les a acceptées, qu'elles sont bien à Lui, il n'est pas possible qu'Il nous abandonne, indifférent à la douleur qui nous fait mal : Il voit plus loin que nous, plus haut et mieux aussi. Si au lieu de L'accuser de dureté nous nous jetions comme des petits enfants dans Sa tendresse, nous serions consolés, nous serions aimés... infiniment...

Les cloches se taisent et l'infirmes écoute encore les secrets ineffables que lui murmure la voix : elle commence à entrevoir que, de sa souffrance, peut naître de la sérénité pour elle, du bien pour les autres ; elle va comprendre qu'il est possible qu'elle devienne heureuse du sacrifice volontaire et accepté de la beauté et de la jeunesse ensoleillées qui lui sont refusées... « En voyant la profondeur de ma détresse, conclut-elle, le bon Dieu n'a pas voulu que le démon profitât de ma faiblesse : Il s'est approché de moi, Il m'a parlé lui-même, et ma vie est transformée,

éclairée par en dedans, surveillée et gardée par la Bonté et l'Amour en qui je crois.

« Je suis encore « la Croche », mais une croche douce et patiente qui sait qu'au ciel elle sera belle, et qu'ici il n'est pas nécessaire d'être belle pour être aimée de Dieu plus que celles qui sont droites et jolies. Je sais beaucoup de choses qu'Il m'a dites... et j'attends tout ce qu'Il me promet ».

XXXIII

Incomprises

Elles sont légion les femmes qui se disent « incomprises » de leur mari, et qui ont tellement compliqué le bonheur qu'elles l'ont rendu impossible à elles-mêmes et aux autres. Je ne nie pas qu'un certain nombre d'entre elles n'aient pas eu de chance, mais quelques-unes ont fait absolument tout ce qu'il fallait pour manquer le bonheur. Et c'est à leur sujet que me revient souvent à l'esprit certain petit conte d'Émile Gebbart qui remet au point leurs erreurs. Cela s'appelle : « Comment un troubadour devint moine », et c'est l'histoire de la petite Viola. « La petite Viola ne pouvait se résigner à aimer d'amour son mari, le baron Thiéri, sire de Bouxières. Cette misère était, paraît-il, fréquente au treizième siècle. Viola était toute mignonne,

vive comme une hirondelle, rieuse et songeuse : on l'appela Viola à cause de ses yeux couleur d'améthyste claire. Lui, le baron, un géant, toujours dans sa ferraille, cuirassé, casqué, aimait vivement Viola. Mais il aimait aussi les grands coups d'épée, les aventures armées sur les bords de la Moselle, soit contre l'évêque de Toul, soit contre l'évêque de Metz, oncle et tuteur de sa femme.

S'il bataillait sur les terres des évêques, c'était, disait-il, pour s'entraîner à la croisade, où son grand-père, son père et ses frères avaient laissé leurs os.

Ce qui divisait le plus les époux, c'était la littérature. Thiéri était ignorant comme une carpe. Viola avait lu tous les romans de la Table-Ronde ».

Je ne puis continuer à citer, ce serait trop long : vous y perdrez le ton délicieux que l'auteur emploie à conter et cette joie ironie qui n'égratigne qu'à fleur de peau, mais vous attraperez la morale, et c'est ce qui importe à Fadette quand elle se mêle d'en faire !

Écoutez donc ce qui arriva à ce ménage mal assorti. Viola n'avait pas de plus grand plaisir que d'écouter un troubadour qui lui racontait et lui chantait toutes les aventures d'amour imaginables.

Un jour, le mari partit pour les Croisades et il emmena Claudins, le troubadour en question, et après quelque temps, Viola apprit que son mari était prisonnier. « Elle s'en fut sur une nef le chercher. Elle rencontra le vaisseau qui lui ramenait Thiéri. Ils revinrent donc ensemble et Claudins avec eux, et ils furent assaillis par des pirates ».

Le baron se battit comme un lion, tua les pirates et sauva sa femme, tandis que le beau Claudins grimpait comme un chat au sommet d'un mât pour être à l'abri des coups. Ce jour-là Viola put juger le troubadour et aussi son mari !

Car les maris si calomniés gagnent quelquefois à être appréciés dans des circonstances où les troubadours font triste figure.

Et de nos jours comme au moyen-âge, la

littérature, ou plutôt le roman, divise nombre de ménages qui s'entendraient à merveille, si, au lieu de vivre parmi les chimères, la femme s'occupait tout simplement à élever beaucoup de petits enfants.

Rien de tel pour sortir une femme des rangs des « Incomprises » et la faire rentrer dans l'armée des « Comprises » et qui comprennent la vie, leurs devoirs, et leur mari par-dessus le marché.

À propos des familles nombreuses, j'ai entendu une amusante boutade de femme : on citait la phrase d'une Française dont le fils était à la guerre et qui regrettait de n'avoir pas trois ou quatre fils à donner à la France : – « Elle aurait dû y penser d'avance. Des fils, ça ne se fait pas sur commande, à l'heure de la guerre ! »

De grâce, chères lectrices, n'allez pas tirer des conclusions extrêmes de ce qui précède, et comprendre qu'il ne faut pas lire de romans ou qu'il faut avoir douze enfants en treize ans !

XXXIV

Méditation

De vivre à la campagne un peu seule, et plus en communion avec les choses qu'avec les gens, me rend attentive et peut-être naïvement crédule. Je m'habitue à écouter le silence et je cherche à pénétrer son mystère... puis à tant écouter, je distingue partout des voix, et je trouve un sens à tous les mouvements. Il y en a tant de voix ! Voix qui chuchotent dans les herbes hautes courbées par la brise, et voix qui chantent dans les hautes branches des arbres ; voix qui rient dans les vagues coiffées d'écume qui se poursuivent et viennent s'abattre sur les pierres de la grève, et voix qui soupirent dans les vieux pins toujours verts. Et les nuages ont une physionomie si expressive que je comprends ce qu'ils ont à dire, et les fleurs et la lumière et l'ombre me racontent

aussi leurs secrets, et leurs secrets ressemblent si étonnamment aux miens, que j'ai enfin découvert qu'ils me redisent mes propres confidences !

Et ce qui fait le charme de ces entretiens merveilleux, c'est la mémoire de la nature qui emmagasine mes secrets depuis si longtemps, qui ramène mes confidences de si loin, qu'elles me semblent d'abord des étrangères que j'accueille avec réserve, puis, peu à peu, je les reconnais et je revis ainsi des heures d'autrefois, charmantes, douces et oubliées.

De revoir le passé me rend bonne parce que cela me rend plus vivante et plus heureuse. Dans la clarté fraîche et lumineuse des bois de mai, il me semble que je me baigne dans la force et la pureté. Croire à la laideur paraît impossible dans toute cette beauté, et je me dis qu'il y a plus d'ignorants que de vicieux, plus d'inconscients que de méchants, et que si tous ceux qui errent étaient plus aimés, ils seraient meilleurs.

On m'a souvent dit que j'avais le grand tort de croire au bien trop facilement et que j'étais désarmée ainsi devant le mal ?

C'est possible, mais si c'est un défaut, il n'est pas « laid » et il ne nuit qu'à moi.

Car mon défaut, en somme, consiste à deviner sous les actions vilaines, des motifs, qui, en les expliquant, excusent un peu celui qui les a commises, et à trouver si à plaindre les méchants, qu'à force d'en avoir pitié, je les aime un peu.

Savez-vous ce qui arrive quand on témoigne de la bienveillance, et qu'on paraît croire à la valeur morale d'un individu que tout le monde méprise ?

Ceci, – et je l'ai vu : que le pauvre homme s'efforce de mériter la confiance dont vous l'honorez. Relever un homme dans sa propre estime, – et vous le faites en paraissant l'estimer, – c'est un moyen puissant de le relever en réalité. Et par contre, croire en la méchanceté de quelqu'un, lui laisser voir que vous y croyez, c'est le rendre en général plus méchant qu'il ne l'est.

Il faut bien réfléchir à cette vérité en élevant les enfants. Que de belles petites âmes ont été gâtées par les maladroits sévères et soupçonneux

qui leur ont suggéré le mal qu'ils prétendaient corriger et qui n'existait pas encore !

C'est ce que Guyau a voulu dire quand il proposait aux éducateurs cette règle importante : « Autant il est utile de rendre conscients d'eux-mêmes les bons, autant il est dangereux de rendre conscients les mauvais lorsqu'ils ne le sont pas encore ».

XXXV

Le phénomène

Il est arrivé un phénomène au village ! Vieux et jeunes sont aux aguets pour suivre ses évolutions et il est agité le phénomène ! Vous n'en douterez pas quand je vous aurai dit que c'est une jeune citadine « dernier cri » dont les jupes molles et étroites se moulent sur les formes rebondies, au grand scandale de notre honnête population à qui elle a procuré bien d'autres surprises ! Je pense que la plus horrifiée est l'hôtesse de la jeune fille, sa tante, une bonne dame antique et dévote, qui n'ose plus regarder ses voisines de crainte d'apprendre quelque nouvelle incartade de son extravagante nièce.

Cette jeune fille est de l'espèce des flirts vulgaires qui font de l'œil à tous les hommes, et nos hommes sont en ébullition ! Jusqu'à notre

vieux notaire qui a arboré un nœud de cravate flamboyant, qui renifle le vent, tête haute et allure conquérante, dès qu'il voit venir de loin la pimpante jouvencelle qui lui lance des œillades meurtrières. Madame... Notaire a l'humeur sombre, et ses critiques à l'adresse du petit démon ne sont pas frappées du sceau de la charité chrétienne !

Nos écoliers en vacances n'ont jamais été à pareille fête ! Chacun d'eux a trouvé en lui un petit poète, et la maîtresse de poste, par qui passent les « billets doux », est devenue mélancolique depuis que tant d'amour lui glisse entre les doigts sans qu'elle puisse en retenir une parcelle. Et les potins vont leur train, les histoires sont brodées et surbrodées, et la pauvre petite folle est devenue un personnage, le personnage ! Ses toilettes, sa démarche, l'argot qu'elle emploie, ses coquetteries, sa vulgarité tapageuse, tout devient le sujet de discours vertueux, de leçons de morale et de protestations indignées...

Le personnage ne vaut pourtant pas la peine qu'on y attache tant d'importance ! Vous

reconnaissez le type : c'est la petite écervelée, déhanchée, décolletée, déchaînée qui encombre nos boulevards : elle n'est ni bien méchante, ni bien dangereuse : elle est mal élevée, vulgaire, bruyante ; pour nos bonnes gens, elle incarne le monde et le mal. Elle ignore probablement qu'elle scandalise notre population et attire la pitié des gens sensés. Elle se croit un modèle d'élégance quand elle n'est qu'un échantillon de juvénile inconvenance. Pour elle, flirter est un jeu comme le tennis : elle n'a jamais cru possible de passer devant un groupe d'homme sans leur faire de l'œil. Que n'entend-elle les réflexions qui la suivent !

Je regrette de dire que si ce type est unique à X., il se rencontre fréquemment dans les campagnes à la mode, et qu'il appartient plus souvent qu'on ne le croit à ce qu'on dénomme la « Bonne Société ». Je me demande si l'intérêt de la dite Bonne Société ne serait pas de faire visage de bois à ces petites folles qui sont en train de devenir des femmes légères... et pires !

Je ne saurais trop mettre les jeunes gens en

garde contre ces flirts et toutes les flirts, qu'elles soient distinguées ou vulgaires. Toutes perdent à ce jeu la fraîcheur de leur esprit, et le velouté de leur cœur... comme les papillons dont la poudre d'or reste aux doigts de ceux qui les touchent.

Les flirts me diront que leur cœur reste libre et qu'elles s'amusez innocemment. J'en doute beaucoup, j'ai vu trop d'hommes se prendre à leur gluaux... et il est rare qu'à jouer dans le feu on ne se rôtit pas un peu.

XXXVI

L'art de s'accorder

Faites le tour du monde, et partout vous entendrez les femmes dire que la présence d'un homme à la maison y complique et y augmente le travail étrangement : qu'il disparaisse une semaine, c'est un repos, un congé : il semble qu'il n'y ait plus rien à faire ! Toutes ces remarques se résumeraient dans celle-ci : Qu'il est assez difficile de vivre paisiblement avec les hommes : ils sont exigeants, égoïstes, si préoccupés de leurs affaires qu'ils n'ont aucune notion de ce qu'ils demandent aux femmes de temps et d'attention.

Voilà ce que presque toutes les femmes disent : se demandent-elles parfois, si c'est toujours bien facile de vivre avec elles ? Voilà deux grosses questions qui n'en font qu'une et

sur laquelle quelques réflexions jetteraient peut-être un peu de lumière.

Dans la lutte pour la vie, l'homme est habitué à chercher inlassablement son propre intérêt et à batailler pour faire triompher son opinion ; cela le prépare mal à déguiser ses impressions et à réprimer ses exigences chez lui où il se sent le maître.

Aussi la vie avec lui ne peut être facile, que si sa maison lui plaît, et s'il approuve ce qu'on fait pour lui, depuis le dîner qu'on lui sert jusqu'aux sourires qu'on lui dispense.

Ce qui revient à dire, me crient les femmes indignées, qu'il ne sera aimable et facile que si nous sommes parfaites ! À peu de choses près, c'est cela ! Et je ne vois là rien d'impossible à atteindre, car la perfection dont il s'agit n'est pas la vertu transcendante réservée aux saints, mais l'exercice de la bonté et de la finesse féminines dont tant de femmes ont des trésors en réserve. L'homme raisonnable ne demande, en somme, que d'avoir la paix chez lui, de ne pas dépenser plus qu'il ne gagne et de jouir matériellement de

l'argent qu'il confie à sa femme pour les dépenses familiales.

Les femmes sont-elles bien préparées à rencontrer ces trois demandes si justes ? Si elles le sont, la vie devient facile et roule doucement. Si elles ne le sont pas, il est possible que deux bonheurs soient brisés avant que l'accord se soit fait.

Quand j'entends parler d'un couple heureux, je sais qu'il y a de fortes et de bonnes qualités chez l'un et chez l'autre.

Les belles choses de ce monde ne s'obtiennent pas sans effort : vivre en paix et heureux avec un autre, c'est très beau : ne nous étonnons pas si c'est un peu difficile ! Il y faut l'effort patient, le sacrifice de soi, la réflexion, la volonté constante d'être agréable à l'autre. Quelques êtres ont ce « don », mais comme pour le génie, ce sont des êtres exceptionnels. En général il faut apprendre l'art de vivre bien avec les autres ; on y arrive après l'avoir gagné, mais n'oublions pas que le résultat en vaut la peine puisque c'est notre bonheur qui s'assure avec celui de l'autre.

Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, en vous disant que pour s'entendre et vivre heureusement ensemble, il ne suffit pas de s'aimer, il faut se comprendre.

Comprendre un être humain, pénétrer le mystère de cette âme qui ne se connaît peut-être pas elle-même, n'allez pas croire que c'est tout simple ! Nous sommes aussi maladroits à nous exprimer qu'à deviner les autres ! Nous sommes à la merci du hasard, de nos nerfs, de nos intentions secrètes, et il est si rare que nous nous sentions assez en confiance pour parler en toute sincérité, qu'il n'est pas étonnant, étant donnée notre légèreté, que nous jugions inexactement et injustement ceux avec qui nous vivons. Dans ce cas, plus d'entente possible.

À tous les malentendus, il n'y a qu'un remède : essayer de se comprendre, sans parti-pris, sans préjugés, sans arrière-pensée, mais honnêtement et loyalement.

XXXVII

Fin du jour

Dans le vieux jardin paisible et parfumé, après une journée bien remplie, j'aime à me réfugier dans un coin charmant où deux gros pommiers s'étendent en dôme de verdure au-dessus des bons vieux fauteuils rustiques si accueillants pour mes amis.

Ils y viennent souvent, et nous causons de tout ou nous nous taisons, avec le sentiment, qu'à parler ou à nous taire, nous nous comprenons bien.

Là nous arrivent les murmures des petites vagues agitées et ceux de la brise, des bruits d'ailes accompagnent les énormes contrebasses des « waworons », et si la lune vient se mirer dans le lac, c'est une féerie !

Ce sont les bonnes heures, ces heures de fin du jour, et malgré les déclamations pessimistes à la mode, il m'arrive rarement de trouver que ma journée ne valait pas la peine d'être vécue.

Ma vie est pourtant bien simple et je ne fais jamais rien autre que de la voir dérouler chaque jour son simple programme de petits devoirs immédiats qui s'imposent à ma bonne volonté.

Et les devoirs s'enchaînent les uns aux autres avec une régularité un peu monotone qu'anime, heureusement, le grand flambeau intérieur qui fait voir plus haut et plus loin que les menues besognes journalières...

En elles-mêmes elles sont insignifiantes, mais elles tirent leur importance de ce qui les détermine, et quand c'est l'affection et le besoin de faire avec notre activité du bonheur et du bien-être pour ceux que nous aimons, chaque petite tâche devient une œuvre grande et absorbante, qui remplit si bien notre vie, qu'il n'y a plus place pour l'ennui et la lassitude morale.

C'est dans la douceur des soirées silencieuses et éclairées par les étoiles, qu'on s'étonne parfois

de la stabilité des choses et de l'inconstance des cœurs humains !

Hier nous causions de séparation à l'amiable d'un jeune ménage, de leurs brouilles et de leurs rancunes irréductibles, et je me disais que ces adversaires d'aujourd'hui furent des amoureux, qu'ils s'aimèrent beaucoup dans la solitude étoilée qu'ils recherchaient pour mieux se le dire.

Peu d'années ont suffi pour les aigrir et les animer l'un contre l'autre, et sous les mêmes étoiles ils font des projets pour ne plus vivre ensemble jamais ! C'est que trop d'êtres s'aiment à fleur de cœur : ils ont des affections-champignon, tout en surfaces et dont les racines sont des fils.

Donnez-moi des âmes profondes, où l'amitié croît en s'enfonçant avec les années, et dont les racines atteignent le fond même de l'être, si bien, que rien ne la détruit : la négligence, les séparations, les abandons font pleurer peut-être, mais ces larmes elles-mêmes alimentent l'affection qui vit quand même.

Ces fidèles partiront pour l'autre monde avec

leurs amis dans leur cœur : ils y sont installés pour l'éternité.

XXXVIII

Après un voyage

Hélas ! Il a fallu redescendre des hauteurs, remettre le collier, et recommencer à tourner dans le petit cercle de la petite vie de mon petit village charmant et que j'adorais autrefois, mais cette année, il a été envahi par les « gens de la ville » qui, au lieu de se plier aux habitudes rustiques, implantent chez les campagnards leurs mœurs citadines. C'est une épreuve, allez !

On voit sur la grand'rue des toilettes mirobolantes, jupes extra-collantes et décolletés exagérés ; on rencontre des joueurs de tennis qui décapitent à coup de raquettes les petites fleurs curieuses qui essaient de regarder par-dessus le trottoir ; les jeunes gens et les jeunes filles se sifflent pour s'appeler d'un coin à l'autre, et rient bruyamment des airs scandalisés et dignes des

bonnes dames bien élevées qui les prennent pour des acteurs tout au moins !

Le bon curé est tout effarouché et nous a recommandé, au prône, de ne pas imiter les gens qui n'ont rien à faire et qui devraient bien profiter de leurs loisirs pour enseigner le savoir-vivre à leurs enfants...

Enfin, tout va cahin-caha, et pour comble, voilà la « société » du village prise de la maladie des « thés » !

Il y en a tous les jours, même le dimanche, et pas moyen de s'en sauver. Si on en a accepté un, on est flambée, tous les autres y passent. Voilà comment je me trouvais, hier, chez Madame X. Dix autres victimes partageaient les gâteaux et l'embêtement. À dix, nous aurions pu nous distraire en causant intelligemment ! On s'est contenté de parlotter sur les chapeaux : ceux de l'hiver dernier, ceux de l'hiver prochain ! Oui, deux heures durant, j'avais envie de trépigner !

Quand j'ai pu me sauver, j'ai couru chez la bonne-femme Nouvelle... une vieille protégée que je vais voir souvent, car elle est paralytique et

passé ses journées seule, sa fille étant en service, quelques heures par jour, chez « du monde de la ville ». Quand j'entre, elle égrène toujours entre ses longs doigts secs un vieux chapelet de bois qui ne la quitte pas. Elle sourit en m'apercevant, baise la petite croix et roule le chapelet autour de son poignet. Elle a une figure paisible, elle ne se plaint jamais et me prend en pitié, moi, quand je viens au soleil !

– Vous devez vous ennuyer, pauvre madame Novelle, toujours seule, sans autre chose à faire que de dire votre chapelet ? – Primo, ça m'ennuie pas de dire mon chapelet, pi, faut pas crèrer que j'suis si seule que ça ! – J'ouvre des yeux curieux. – Écoutez, c'est un secret, mais vous êtes bonne pour moé et j'vas vous le dire. J'ai perdu, dans le temps, un beau petit gas de quatre ans. Vous n'avez jamais vu de si beau et de si fin... et la preuve, c'est que depuis que je peux pu grouiller, y vient, là, tous les jours, su l'pied du litte, et y m'raconte ben des nouvelles et des histoères du paradis : comme y est ben, comme c'est beau, qu'y m'attendra à la porte pour me mener au père Éternel, pi qu'y me recommandera

comme une bonne mère... Non, j'm'ennuie
jamais ! – Et ses pauvres yeux éteints souriaient.

Cela m'a reposée des chapeaux, des toquets et
des toquées.

XXXIX

La guerre

La terrible nouvelle nous attriste tous. La guerre est déclarée, et là-bas, « chez nous », en France, on a commencé à se battre. Je ne saurais vous parler d'autre chose, nous sommes et nous serons obsédés par cette idée qui nous poursuivra partout.

Comme, aux heures tristes, nous nous sentons bien français, et dans notre amour pour la France et dans notre haine pour la déloyale Allemagne qui a voulu que son attaque soit un geste de traître !

Ici nous nous inquiéterons et nous prierons, c'est hélas ! tout ce que nous pouvons faire pendant que des milliers de Français partiront avec l'armée pour organiser les secours et se dévouer pour leur patrie.

Il y aura là des femmes et des jeunes filles, non pas en régiments d'amazones, mais en légion d'anges de dévouement.

On ne peut s'empêcher de comparer l'élan magnifique des dames françaises de la Croix-Rouge aux extravagances des suffragettes anglaises, et on se demande si celles qui revendiquent le seul droit de soigner les blessés et d'ensevelir les morts, appartiennent à la même espèce humaine que celles qui ne songent qu'à détruire et à tuer pour établir leurs prétendus droits. Ces dames de la Croix-Rouge qui, si nombreuses, s'offrent à servir la France, appartiennent réellement à l'armée : elles sont entraînées par une discipline sévère, une science réelle d'infirmière, une habitude de « servir », dans le sens noble du mot, qui vont les rendre des collaboratrices puissantes dans l'œuvre de sauvetage nécessité par les horreurs de la guerre.

La dame de la Croix-Rouge est « embrigadée et en service commandé ». En même temps que les soldats, elle reçoit un ordre lui assignant tel ou tel service dans un endroit plus ou moins éloigné,

et elle a vingt-quatre heures pour s'y rendre.

Je ne puis proposer à l'admiration féminine rien de plus beau ni de plus touchant que cette levée en masse de femmes françaises prises dans les rangs des classes nobles ou bourgeoises, mais nécessairement instruites ; elles réalisent dans sa perfection le rôle patriotique de la femme : un rôle de bonté et d'abnégation où elles prodiguent leur courage, leur force, leur habileté, leur âme tout entière.

Leurs pères, leurs maris, leurs fils, leurs frères se battent avec toute la bravoure traditionnelle, et elles suivront, fortes et sublimes, traquant la mort, recueillant la vie et la conservant partout où elle gît encore après le courage. Saluons-les, nos chères sœurs françaises, elles nous donnent une leçon admirable : sachons la comprendre en apprenant à n'être jamais des écrasées mais des généreuses et des vaillantes.

XL

La « petite âme »

Un proverbe lombard dit : « La femme a sept âmes et une petite âme ». Est-ce dans cette petite âme oubliée et dédaignée que les suffragettes ont enfin trouvé l'étincelle qui leur inspire la déclaration qu'elles viennent de faire au roi d'Angleterre ?

Elles renoncent à leurs luttes et à leurs revendications, parce que leur « petite âme » s'est émue de compassion pour les familles des braves soldats en guerre. Il faut dire que, préalablement, le roi leur avait accordé un pardon général : – la reine Marie a dû lui suggérer ça ! – les suffragettes ont répondu à la générosité par la générosité, et je leur dois réparation d'honneur, moi qui les ai honnies la semaine dernière. Comme elles vont se sentir heureuses de

redevenir bonnes et de redevenir de vraies femmes ! De celles qui prêchent l'amour par la bonté, de celles qui répandent la lumière de vie et de joie autour d'elles, provoquant chez tous ceux qui les approchent un épanouissement de l'âme.

C'est une impression de femme que je vous dis là, mais il me semble que maintenant, nous verrons l'Angleterre plus lumineuse et plus attirante... l'ombre mauvaise des femmes révoltées et haineuses est disparue, et l'Angleterre a donné la main à la France ! Dans notre pays on respire mieux, la bienveillance générale dilate les cœurs, et si la guerre nous attriste, elle a cependant fait sortir des âmes humaines tant de beauté, que chacun individuellement en devient meilleur.

– Je viens de lire que la fabrique d'armes de Herstal, un des faubourgs de Liège, a été attaquée par les Allemands cherchant à s'en emparer, et défendue par les ouvrières qui parvinrent à repousser l'ennemi.

Tous les ouvriers en état de se battre étaient partis pour la défense de Liège : il ne restait à la

fabrique que des femmes et quelques vieillards.

Elles s'armèrent de fusils et de pistolets, et deux fois, repoussèrent les soldats allemands en tirant sur eux. Les munitions venant à manquer, elles s'organisèrent pour verser de l'eau bouillante sur les assaillants qui abandonnèrent la partie, perdant 200 hommes, morts ou blessés. Dans la « petite âme » de ces ouvrières se réveilla, devant le danger, ce courage qu'elles ne soupçonnaient pas elles-mêmes peut-être ?

Cette « petite âme », vous le comprenez comme moi, ce sont les réserves mystérieuses de vertus peu pratiquées, mais dont le germe est en nous, héritage d'ancêtres, résultat caché d'efforts méritoires, et si, dans le courant ordinaire de la vie, les « sept âmes » diverses, complexes et fantasques de la femme, font et défont les prévisions masculines et souvent les désappointent, dans cette dernière petite âme, les hommes trouvent au jour et à l'heure où ils en ont besoin, les trésors qui sauvent, les forces qui aident, tout ce qu'ils appellent quand ils n'en peuvent plus et qu'ils se réfugient dans notre

faiblesse pour ne pas désespérer.

Ayons confiance dans cette petite âme si bien cachée dans les profondeurs, et ne jugeons pas sévèrement sur des apparences superficielles.

Qui a jamais regretté de croire à la Bonté ? Et ne savez-vous pas que le seul fait d'y croire la crée ?

XLI

Encore la petite âme

Un calme ravissant m'entoure, rien ne bouge et toutes les ailes semblent repliées : mouches, abeilles, insectes bourdonnants qui emplissent l'air des pelouses ensoleillées sont peut-être intimidés par la demi-obscurité du bois touffu où je fuis la chaleur. Seules, les fourmis et les araignées courent sur leurs longues pattes, à travers le dessin mobile qu'esquissent sur le sol brun les taches brillantes de la lumière filtrant à travers le feuillage.

Je les observe, actives et affairées, piquant au plus court pour atteindre leurs fourmilières ou leurs toiles : inaccessibles au caprice et à la fantaisie, elles ne dévient pas de leur but, et pour un peu, je les envierais !

Ô mes petites sœurs, nous ne sommes pas

aussi sages qu'elles, et nous ne nous défions pas assez du caprice et de la fantaisie, ces ennemis de la pauvre âme humaine toujours en quête d'imprévu, si vite lassée de ce qu'elle possède, si avide de ce qu'elle ne peut atteindre. Et pendant qu'indécise et molle, elle néglige ce qu'elle doit faire pour rêver à ce qui l'attire, le temps s'en va, mobile comme les nuages, instable comme les flots ; il s'en va avec nos jours et nos années, et toujours dans l'attente vaine, dédaignant ce qui est, l'âme humaine sommeille sans voir que bientôt le temps n'existera plus pour elle...

Voilà à quoi je pense en regardant zigzaguer les petites bêtes pressées qui ne se doutent pas qu'elles sont mes professeurs de sagesse, comme d'ailleurs le bon silence et l'isolement bénis de la forêt.

Quelle délivrance nous éprouvons à dépouiller l'être artificiel que nous devenons si facilement en ville ! Fini d'entendre mentir les autres et de mentir soi-même par bienséance, complicité, dédain d'entrer en lutte, lâcheté de dire sa pensée !

Échapper à l'atmosphère de vanité et de médisance où le scandale est le plaisir des conversations, c'est reprendre possession de son âme, de son âme droite et sincère qui laisse arriver à elle la vérité et ose la regarder en face. Regarder en face la vérité de sa vie, qui le pourrait au milieu des grelots, des fanfreluches et des potins mondains ? Et pourtant, quoi de plus nécessaire pour nous sortir de la somnolence où nous berçons notre illusion d'être bons et d'être utiles.

La bonté est essentiellement active, et trop souvent nous sommes satisfaits de ne pas être méchants. Ah ! ne laissons pas dormir la « petite âme » dont je vous parlais l'autre jour, alors que s'agitent nos sept autres âmes qui font mille embarras et lient si bien nos volontés et nos bonnes volontés.

Vous vous souvenez du géant Gulliver, immobilisé par les nains minuscules qui courent sur ses bras, sa poitrine, ses jambes, et sa tête, en l'entourant de liens si fins qu'on les voit à peine, et si solides, que le géant devient prisonnier de

ces diabolins.

Nos sept âmes, remplies de forces mauvaises font auprès de nous la même besogne, quand notre « petite âme » rêve au lieu de penser, de vouloir, d'aimer et d'agir. Ce sommeil est le péché des braves et honnêtes gens qui respectent la loi et ne vivent que matériellement. Ils ne font pas de grandes fautes ; ils en font une infinité de petites qu'ils n'effacent jamais, faute de les voir : elles finissent par former une couche épaisse qui ternit le cristal de leur âme, empêche toute lumière d'y tomber et tout rayonnement réflexe d'en sortir.

XLII

Souvenir

Le soir tombe tôt en septembre, et déjà le riant aspect des montagnes s'est transformé : elles se profilent menaçantes et noires sur le ciel un peu couvert, et dans le fleuve que le vent agite. L'incessant balancement des eaux amène sur les flots une clarté intermittente : cueillie par la houle des vagues, cette clarté gagne, par lentes ondées, les futaies légères du bois, puis elle monte et se mêle à la houle du feuillage, pour s'accrocher enfin aux murs du couvent posé comme un grand oiseau blanc sur l'extrême pointe qui s'avance en dominant la rive.

J'ai l'impression que ce couvent fut bâti pour la mission expresse de recueillir la tranquillité et le silence des environs, et de les transformer en paix sereine et profonde pour l'offrir en don aux

âmes craintives qui s’y sont réfugiées. La cloche tinte... et à travers les rideaux baissés, des ombres glissent, observant les distances et toutes semblables.

Je m’imagine les voir entrer dans la chapelle où vacillent les lampes du sanctuaire : des vapeurs d’encens flottent sous la voûte mêlées au parfum des fleurs, et les voix pures et chantantes des Sœurs psalmodient les dernières antiennes et elles terminent dans la prière la journée commencée dans la communion.

Pendant qu’elles prient, un vent froid s’est élevé ; il fouette les vagues, secoue les arbres, tourne en sifflant autour des murs, mais tout est bien clos : ni le vent ni le diable ne pénètrent dans l’asile béni où les vierges reposent dans leurs dortoirs blancs.

Je reviens dans la tourmente, vers ma maison dont les fenêtres éclairées m’apparaissent au haut de la côte et me rassurent contre toutes les traîtrises du noir. J’aperçois encore le petit couvent et un souvenir me frappe et s’impose ; celui de l’imposante et splendide abbaye du Mont

Saint-Michel qui m'a laissé une impression très profonde : elle révèle une vie étonnante, et elle pourrait illustrer à elle seule l'histoire du Moyen Âge. En parcourant ces cryptes d'aspect saisissant, ces salles immenses, ces galeries du cloître, ces escaliers interminables, ces couloirs sombres, les cachots, les oubliettes, les chemins de ronde, il est facile d'y faire revivre ces moines-soldats, ces abbés-capitaines, qui, de leur citadelle imprenable, défiaient les éléments et les hommes, n'inclinant leur front altier que devant Dieu dans leur église merveilleuse, en dentelle de pierre, si vaste, si élevée, si gracieuse dans sa magnificence et malgré sa nudité désolée d'aujourd'hui !

Et à côté de ces dures figures, voici une vision de beauté féminine ; l'image de Tiphaine de Ragueneil, dont les soyeuses robes blanches caressèrent les pierres rudes, s'est levée devant moi pendant que je visitais les chemins de ronde.

Tiphaine de Ragueneil était l'épouse de Bertrand du Guesclin, elle s'enfuit de Pontorson où les Anglais voulaient la retenir prisonnière et

elle se réfugia au Mont Saint-Michel pendant que son mari combattait les Anglais... Je me demandais quel coin mystérieux de ces galeries suspendues eut ses préférences, quand, dans la nuit, elle s'attardait avec le vieil abbé astrologue, à consulter les étoiles et à scruter le mouvement des ondes et des astres, pour deviner le sort de celui qu'elle aimait. Elle avait vingt-cinq ans et elle adorait son soldat qui se battait si loin ! Fidèle et aimante, elle mêlait l'astrologie à la prière pour mieux le suivre et mieux le protéger.

Il me semble que la présence de cette jolie Tiphanie, pure et frêle devait semer une douceur étrange dans ce donjon où tout ne disait que la force et la dureté...

Et voilà comment rêve votre amie Fadette quand, dans la nuit, le vent furieux veut l'emporter comme les feuilles qui tournoient affolées.

XLIII

Aidons-les !

J'ai marché longtemps dans la campagne sous le joli soleil pâle,... la rivière, soulevée par le vent, courait très vite, et les dernières feuilles, comme des petits oiseaux blessés, y tombaient légèrement et s'en allaient au fil de l'eau.

Longtemps je regardai les feuilles glisser dans l'eau et l'eau glisser sous le pont. Le tableau était charmant et le silence apaisant, et cependant, une étrange angoisse en sortait, et des larmes de fond d'âme, de celles qui brûlent les paupières, m'empêchaient de voir la beauté parfaite autour de moi.

Comment ne pas penser que ce même soleil si doux éclaire des champs de bataille et des scènes de désolation, et que sur les feuilles mortes de là-bas, au même parfum sauvage, des morts, par

centaines, sont couchés, avec de grands yeux ouverts qui regardent le ciel sans le voir !

Dans l'automne de France, aussi charmant que le nôtre, les voix des mères emplissent l'espace de leur douleur, pendant qu'agonisent leurs fils dont le sang ensanglante le sol !

Et il y a des semaines que dure cette horreur, et elle continuera des mois encore !

Oppressés par cette angoisse grandissante, il semble que nous soyons immobilisés dans l'attente... l'attente d'une victoire lointaine, l'attente d'une défaite possible... et toujours ils se font tuer, là-bas, dans l'automne gris et doux !

Mais perçant la tristesse accablante, une voix claire s'est élevée dans mon âme : elle prie et commande, elle blâme et pardonne, et son accent impérieux et touchant fait cesser les larmes inutiles pour indiquer le devoir qui s'impose à vous, à moi, à nous toutes !

Les Françaises ont donné à la Patrie tous ceux qui pouvaient la défendre ; les soldats sacrifient leur vie sans hésiter, et nous ici, nous nous

contenterions de pleurer ? Ce serait lâche...

Il faut travailler, il faut nous priver afin de donner tout le superflu, il faut étouffer en nous la futilité, l'égoïsme, la vanité, l'extravagance, afin qu'en nous ne vive que la bonté pitoyable et active. Un grand nombre de femmes, parmi nous, ont répondu à l'appel de la charité, et généreusement, elles donnent et travaillent. Mais toutes n'ont pas compris encore... et il y a tant de misères là-bas, tant de misères ici !

Nous pouvons travailler pour les soldats qui combattent, pour les blessés des ambulances, pour les réfugiés ruinés, pour les bébés qui naîtront dans cette tourmente, pour les familles sans chefs, pour les sans-travail, tous nous crient leurs besoins et implorent notre aide.

Ne soyons ni muettes, ni inactives ; au lieu de pleurer sur tous ces maux, essayons de les soulager.

Non ! ne nous immobilisons pas devant l'eau qui court en emportant les feuilles mortes, mais donnons au temps qui passe de bonnes actions à emporter. Prenons nos aiguilles, ouvrons nos

bourses et surtout notre cœur à tous les malheureux. Si chacune de nous fait sa part généreusement, notre secours sera efficace.

Jamais, il n'y eut plus belle occasion de nous montrer bien femmes, bien Françaises et bonnes Canadiennes.

XLIV

L'Angelus

Dans l'ombre qui s'étend et enveloppe d'un même voile la beauté mourante du ciel et la boue de la terre, les Angelus, de tous côtés, se sont mis à sonner.

Messagers de repos, leur voix lente et rythmée a délivré les esclaves du travail : par centaines, hommes et femmes sortent des fabriques, des magasins et des bureaux, et pendant que les sons graves vibrent dans l'air glacial, ils se pressent, frileux, vers la chaleur et la liberté du « Home ».

Aux âmes lasses aussi, les angélus apportent l'apaisement, une promesse de repos, et peut-être, le souvenir de jours enfuis où le sommeil paraissait nous voler du bonheur, et où les journées, toujours trop courtes, passaient trop vite ! Hélas, on apprend parfois très jeune la

bienfaisance des nuits qui apportent l'oubli, et des enfants même ont soupiré d'aise quand l'Angélus leur annonçait la fin des journées tristes.

Quels amis sûrs que les Angelus ! Jamais oublieux, jamais en retard, ils sont fidèlement aux rendez-vous, et leur âme sympathique se fait également l'écho de nos joies et de nos désolations.

On les aime toujours, en y pensant peu, – comme font parfois les amis, – mais que les jours seraient vides s'ils cessaient de sonner, et quelle catastrophe annoncerait leur silence !

Toujours ils ont commencé et clos nos journées et que de morts leurs tintements tristes nous annoncèrent ! Et quand notre tour sera venu de partir, un soir, à l'Angelus, les glas le diront à ceux qui restent, et, comptant les coups, ils murmureront : « C'est une femme » ! Ils ne sauront pas si vous étiez jeune ou vieille, les morts n'ont pas d'âge, mais ils prieront peut-être pour la morte inconnue dont les glas pleurent dans le soir.

Ô chers Angelus, je vous aime dans les villes, quand vos voix, s'envolant des hauts clochers, se croisent au-dessus de nos petites agitations ! Vous essayez de nous rappeler aux seules réalités, mais si peu vous entendent et comprennent votre langage !

Je vous aime davantage encore loin de la fièvre et du tapage. Je vous aime à la campagne, quand nos voix adoucies nous arrivent des montagnes voisines, et qu'à chacune on peut donner son nom. C'est celle de Piémont qui chante en bas, et celle de Sainte-Adèle si haut perchée, et dans le lointain, au nord, celle de Sainte-Marguerite reconnaissable encore... et, des clochers très éloignés, une rumeur harmonieuse nous avertit que là comme chez nous, c'est l'heure de l'Angelus.

Et à la campagne, mes amis, ce n'est pas « passé de mode » de dire l'Angelus, et j'ai vu quelquefois interrompre une conversation animée par ces simples mots : « C'est l'Angelus », et tous debout, nous disions les belles paroles de la merveilleuse histoire. C'était simple et touchant

et vous eussiez été émus comme moi, de voir ces belles âmes pratiquer ce qu'elles croient, sans hésitation ni respect humain. J'ai eu souvent la même impression émue au sujet de la prière du soir en famille. Les veillées commencent tôt au village, et pour peu que vous devanciez l'heure, vous trouverez la famille à genoux dans la grande salle : le père dit la prière du soir, un des petits, le chapelet, et votre arrivée ne dérange rien, on ne vous regarde même pas : vous vous joignez à eux et vous les aimez tant d'être croyants, simples et pieux !

XLV

Les âmes douces

On rencontre beaucoup de mécontents de la vie, et à force d'entendre leurs lamentations et leurs critiques, notre âme se nuance à la couleur de leur âme et notre marche en avant en est ralentie. Quelle bénédiction, quand, à un tournant, nous faisons la connaissance d'une âme douce envers la vie.

De sa sérénité et de sa joie émane une grande force pour les gens ordinaires, portés à voir l'envers des choses et à souffrir plus des défauts d'autrui qu'à jouir de ses qualités.

Les âmes douces ont une perception très fine de la Beauté : elles la devinent, elles la trouvent, elles savent la faire sortir des choses qu'elle rend vivantes, et des gens qu'elle rend aimables.

On entend les amers reprocher aux bienveillants de vivre dans l'illusion ! Voyons qui, réellement, vit dans l'illusion ! Est-ce celle qui permet à l'amertume d'empoisonner sa vie, et à la défiance d'arrêter les élans de son cœur, dans la croyance qu'elle connaît la fausseté humaine ? Ou, est-ce celle qui devine, que sous des apparences défavorables, il peut y avoir des trésors cachés qu'elle s'ingénie à mettre au jour ?

« Quand on a beaucoup souffert par les autres », m'objecterez-vous, « on perd confiance dans l'humanité entière, et si l'on s'est senti très mal dans la vie, il est naturel de n'en pas dire de bien ».

Voilà où nous ne sommes pas d'accord.

Ce n'est pas parce que deux, quatre ou six personnes ont abusé de ma confiance ou trompé mon attente, que je ne puis espérer trouver des amis loyaux et dignes de toute ma confiance. Et tout en reconnaissant que la vie a des jours cruels, je serais ingrate et je manquerais de sincérité, si je ne savais admettre qu'elle garde aussi en réserve de beaux bonheurs graves, et des joies

exquises, pour ceux qui ne perdent pas leur temps à crier après les bonheurs impossibles et à dédaigner les joies quotidiennes.

Ceux qui dénigrent la vie souffrent d'une infirmité morale qui les empêche de la voir sous tous ses aspects. Ils se mettent de niveau pour la regarder : le seul moyen d'en avoir une idée exacte, c'est de monter et de la regarder de haut.

Les plus grands aveugles ne sont pas ceux qui ne peuvent pas voir, mais ceux qui ne veulent pas voir. Les mécontents et les amers se plaisent surtout à se voir eux-mêmes : ils ne s'écartent jamais de leurs soucis, de leurs déceptions et de leurs rancunes. Ce n'est pas la vie cela ! C'est leur vie, la vie qu'ils se font, car, en mettant dans leur âme plus de douceur et plus d'énergie, ils la transformeraient totalement.

Se sont-ils déjà demandés, ces désappointés, ce qu'ils ont été dans la vie des autres, de ces autres qu'ils jugent avec tant de sévérité ?

Ils se disent négligés et mécontents, mais comment se sont-ils révélés à ceux qui ne les comprennent pas ?

Ils désirent rencontrer de la bienveillance, et de l'indulgence pour eux-mêmes : est-ce bien de cela qu'ils font preuve avec ceux qui les désappointent ?

Il me semble qu'à travers les âmes douces envers la vie, la lumière de la vérité pénètre, comme passent les rayons du soleil dans un ciel limpide, et quand elles sont bonnes pour tous, ce n'est pas parce qu'elles vivent dans l'illusion mais parce qu'elles voient plus clair dans le mystère des âmes.

Elles ne sont pas très exigeantes, car elles se voient elles-mêmes à la lumière qu'elles dégagent : en jugeant les autres elles n'oublient pas leurs lacunes et leurs défaillances.

Pourquoi êtes-vous charmantes et bonnes avec quelques êtres ? dures et égoïstes avec d'autres ? – « Parce que ces derniers sont détestables », me répondrez-vous peut-être. – Pardon, ils ne sont pas détestables ; vous ne les aimez pas, ce qui est bien différent !

Aimez toutes les âmes, et le contact d'aucune ne vous rendra méchantes. C'est facile à dire !

Oh ! je sais que c'est moins facile à faire, mais croyez-moi, c'est moins la faute des autres que la nôtre.

XLVI

Impression d'automne

Et voici que subitement l'été a disparu ! Il a suffi de deux jours de pluie pour donner au vent sa voix lugubre d'automne ; et là, dans le brouillard et la pluie, il arrache les feuilles qu'il disperse et brise les pauvres fleurs du jardin. Tout est trempé, amolli, dégoûtant ! Et les âmes comme les plantes ont pensé périr de froid sous le déluge glacé que nous versait inlassablement le ciel !

Vous savez, je sais et nous savons, qu'il est parfaitement déraisonnable de se laisser influencer par la température au point d'en perdre momentanément le courage.

On nous le dit et nous l'admettons : hélas ! constatation et admission ne nous empêchent pas de nuancer notre humeur à la couleur du temps !

Il semble que la pluie monotone et grise rende plus lourds les devoirs ennuyeux, et quand le soleil n'éclaire pas les petits problèmes de la vie, nous sommes tentés de croire que notre énergie et nos peines sont gaspillées en pure perte.

Cette impression, – car ce n'est pas autre chose – est tellement nuisible à certaines femmes, qu'à la longue, elles deviennent plus mobiles que les girouettes, au grand détriment de la paix et de la joie familiales. Et je ne vois rien de mieux à leur conseiller que de faire intervenir plus souvent dans leur vie le simple Bon Sens, que je vois, moi, comme un personnage rond et confortable, qui observe gravement, parle avec calme et sourit avec une douce malice de nos agitations vaines et de nos défaillances injustifiées.

Que peuvent la pluie ou le soleil sur une âme qui garde en elle la joie saine de vivre bien et utilement, en faisant ce que comportent son état et ses obligations ? Vous et moi devrions voir qu'il est extrêmement simple d'être, sinon très heureux, au moins satisfaits et paisibles.

Il s'agit de bien voir ce que nous avons à faire dans la vie, dans « notre » vie, et de le faire, résolument, avec persévérance et gaieté. Ah ! la gaieté et l'égalité d'humeur, quelles aides à travers les innombrables et inévitables ennuis qu'il n'est au pouvoir de personne d'éviter !

Rire d'une contrariété, tourner en plaisanterie un contretemps, c'est presque les faire disparaître... tandis que l'impatience et l'aigreur leur donnent des proportions tragiques.

À quoi sert de se crisper, de grogner, de gronder, de crier ?

À rien d'autre qu'à vous rendre laides et souvent ridicules, car tout ce tintamarre n'a jamais rien arrangé de ce qui allait mal, allez !

« C'est facile *d'écrire* cela, » me dit en narguant une mienne amie qui veut absolument n'avoir pas tort quand elle envoie sa bonne à tous les diables.

C'est assurément plus facile de l'écrire que de le vivre, je l'admets ; mais il est possible, par des efforts répétés et énergiques, d'acquérir la

philosophie souriante qui simplifie les choses, et qui rend la vie si unie, si douce et si bonne, malgré ses revers, qu'elle est vraiment alors une bénédiction.

Disons-nous donc qu'il faut endurer l'inévitable, et apprenons à l'endurer aimablement, ce qui nous délivrera de l'amertume attachée à l'endurance maussade.

XLVII

Nos heures

Sur l'eau grise qui ne bouge pas, fume un brouillard triste : c'est un matin terne comme un crépuscule où tout meurt hors de soi et en soi !

Dans la maison silencieuse, je marche sans but, comme un fantôme dans un rêve : je n'ai ni joie, ni chagrin, ni espoir, ni regrets, je n'ai rien ! Et ce néant dans lequel sombre mon âme n'a rien de pénible. Je regarde l'eau immobile et profonde, et je ne souhaite pas d'être au fond, je regarde un oiseau qui file dans le ciel blanc et je ne désire pas m'échapper d'ici... J'entends les moineaux piailler, une vache qui beugle, et dans le lointain, le roulement sourd d'une voiture lourde, mais ces bruits ne me disent rien : je ne pense pas, mon esprit sommeille et mon cœur dort. La voiture approche, je lève les yeux : c'est

la voiture des morts dont la croix d'argent est drapée d'un crêpe qui se roule et se déroule dans l'air froid... Une dizaine d'hommes suivent le pauvre convoi : ils causent entre eux, il y en a même qui rient derrière le mort cahoté sur la route défoncée...

Nonchalamment, je les suis des yeux, et tout à coup, la somnolence morne qui m'engourdit est traversée par quelque chose de sain, de fort, de poignant, qui met des larmes dans mes yeux et de la vie dans mon âme.

C'est que j'ai pensé aux morts toujours vivants ! À ceux dont le souvenir est une douceur et une force, à ceux dont les œuvres ont continué à grandir, – eux partis, – semant le bien, consolant la pauvre humanité, et l'armant contre la misère physique et la détresse morale.

Ils ont passé, non comme nous, hélas, qui ne faisons rien, mais comme le Christ, « en faisant le bien », et toutes les âmes rencontrées par eux ont gardé quelque chose de leur âme sainte et bonne. Savons-nous ce que nous devons à tous ces morts aimés et regrettés, et à ces autres morts inconnus,

dont la pensée et le cœur, indirectement, sont entrés dans nos vies pour les préserver ou les embellir ?

Oh ! ne gaspillons pas nos vies ! Ce serait mourir deux fois. Et n'est-ce pas gaspiller sa vie que d'oublier, fût-ce une heure, que nous vivons ?

Laissons le ciel être gris, et la terre se dénuder, et le vent pleurer et les oiseaux nous fuir ! Les oiseaux reviendront, la terre refleurira, et le vent chantera très doux sous les caresses du printemps, mais elles ne reviendront pas, les heures perdues que, mollement, nous laissons tomber sans y penser !

Elles nous ont précédées, elles nous attendent au bout de la route où nous conduira un jour le lourd « chariot » drapé de noir. Elles attendent toutes : les heures enfantines, légères et souriantes ; les heures de jeunesse joyeuses et pures ; les heures de grand bonheur et les heures d'atroce douleur, toutes les heures de notre vie : heures actives, heures lasses, heures mornes, heures floues, heures ardentes, heures de péché et

heures de grâce !

Pressées ensemble dans l'attente, elles se mêlent sans se confondre. Chacune a ses yeux de joie ou de détresse et garde l'empreinte dont nous l'avons marquée irrévocablement, toujours sans y penser ! Bon gré mal gré elles se feront reconnaître, car elles nous ont attendues pour nous suivre dans l'au-delà mystérieux, où Celui qui nous les donna toutes blanches, au commencement de notre vie, lira ce que nous y avons écrit, toute notre vie.

XLVIII

Pour les blessés !

De mon fauteuil tiré près de la fenêtre, j'avais longtemps regardé la neige tomber mollement et recouvrir le pavé et la rue, s'accrocher en passant aux toits et aux lucarnes pour les encapuchonner de blanc.

C'était joli tout ce blanc après tout ce noir ! Mais avec la pensée qu'à Montréal la neige n'est pas longtemps jolie, me vint le grand désir d'aller la voir tomber sur mes montagnes et dessiner, sur leurs flancs, des jonchées de fleurs étranges avant de les recouvrir toutes.

Étant libre comme le vent, mon hésitation ne fut pas longue, et je pris le train de quatre heures, heureuse comme une pensionnaire en congé.

Et voilà qu'en route je rencontre ma voisine de

campagne : elle jette les hauts cris quand je lui dis mon intention d'aller coucher dans ma maison fermée. Elle me gronde, me bouscule, et finalement me convainc et m'emmène chez elle, ravie au fond d'avoir cédé.

J'y trouve gens et meubles à leur place, et les bruits familiers du village m'arrivent au travers d'une « parlerie » vertigineuse.

C'est qu'il s'est passé des « choses » au village ! Pour une nouvelle, c'en est une, vu qu'il ne s'y passe ordinairement que des baptêmes et des enterrements, et j'avais été avertie préalablement que les « choses » sortaient de l'ordinaire.

Ma curiosité ne fut pas longtemps agacée, car on grillait de me dire que le village est révolutionné par l'organisation de l'œuvre France-Amérique dont les réunions ont lieu, ici même, et presque en permanence. Parlez-moi de zèle quand on s'y met !

Nous sortions à peine de table quand arrivèrent les charitables ouvrières apportant de gros paquets, qui, en un tour de mains, furent

ouverts, classés, et dès avant les glas de huit heures, nous étions à l'œuvre.

La salle étant trop petite, nous nous étions installées dans la vaste cuisine où le poêle ronflait sourdement, et où le chien et le chat, se sentant tout à fait chez eux, nous recevaient avec toutes leurs marques spéciales de parfaite cordialité. Sur la longue table recouverte de toile cirée s'empilaient de bons tricots de laine du pays, de moelleuses couvertes, des couvre-pieds à petits losanges d'indienne, d'autres, faits de belle catalogue blanche, des mitaines, des « crémones », des casquettes, des foulards et des hardes de toutes descriptions lavées, reprises, repassées, le tout représentant un travail consciencieux et persévérant.

L'animation et la gaieté ne tardèrent pas à emplir la salle de jolis gestes et de bons éclats de rire : on se taquinait, on potinait gentiment... une demoiselle qui a évidemment cessé de rêver au bonheur à deux, m'explique que c'est commode d'avoir les réunions chez ma voisine qui n'a « ni enfants, ni mari... aucun embarras ! » conclut-elle

catégoriquement. Personne ne se scandalise et sa boutade passe comme une lettre à la poste.

Une grande corbeille remplie de belles pommes fameuses circule parmi les couturières qui les mordent à belles dents sans pour cela perdre un coup de langue, et jamais vous n'avez vu plus d'activité ! Les unes taillent, les autres cousent et tricotent et dans un coin, tout près du poêle, la vieille sœur de ma voisine file au rouet, comme au bon vieux temps, de la laine fine et blanche comme la neige qui continue à tomber dehors.

Vers dix heures, voilà les hommes qui reviennent chercher leur femme, mais le départ ne se fait pas à la première invitation, et pour leur faire prendre patience on les invite à « allumer ». Ils s'intéressent aux travaux, tâtent les étoffes et avisant une caisse en train d'être remplie, ils s'empressent de critiquer l'emballage.

Ah ! la question est prestement réglée ! « Ce n'est pas bien fait ? Faites-le, vous autres, c'est en effet bien plus votre affaire que la nôtre ! »

Et, séance tenante, il est décidé que les caisses

seront assemblées et fermées par les bons maris qui font si bien les choses. Un verre de cidre pour finir, et par la porte ouverte, nous les voyons s'enfoncer dans la neige et la poudrierie, et leurs plaisanteries et leurs rires nous arrivent avec les rafales du vent qui augmente.

La bonne soirée ! La bonne soirée ! Parions que si nous faisons le tour de la province, beaucoup de villages nous réserveraient la même agréable surprise !

XLIX

Noël

Et Noël est arrivé ! Le Noël joyeux des enfants qui illumine les sapins verts et les alourdit de jouets ; le Noël touchant, qui couche dans les crèches des églises, le doux Enfant-Dieu ; le Noël grisant des fiancés qui se sont embrassés sous le gui et qui attendent, impatients, l'éveil de l'année nouvelle qui les unira...

La joie de ces enfants et de ces amoureux est la seule joie sans ombre des Noëls de cette année ! Ils sont adorablement égoïste et on leur pardonne ce bonheur fugitif qui leur fait oublier la guerre dévorante qui désole le monde !

Nous qui ne sommes ni des enfants, ni des fiancés, nous pensons constamment aux Noëls de là-bas qui seront vécus dans le feu et dans le sang !

Ô les pauvres petits, partis si bravement et qui ne reviendront pas ! C'est leur dernier Noël, et s'ils ne le savent pas, n'ont-ils pas près d'eux, les frôlant sans cesse, la mort qui les guette, qui les marque, et qui, en les attendant, prend leurs camarades et leurs amis ?

Ô les Noëls d'hôpital ! Ces blessés, ces mutilés, ces mourants, dans les lits blancs alignés si près les uns des autres. Leurs plaintes se confondent dans leurs rêves de fièvre, et la même vision de Noël les hante peut-être...

De très loin leur arrivent les carillons d'antan, et leurs yeux extasiés aperçoivent la maman, blanche et douce, qui les attend dans la salle du réveillon...

Ô les agonies de Noël sur les champs glacés, les enterrements hâtifs dans les trous béants, les combats furieux où les soldats emportés, montés jusqu'à la furie, tuent... tuent sans arrêter, des jeunes gens de leur âge, des pères, des hommes comme eux, que des femmes aiment et pleureront de toutes les larmes de leur cœur.

Ô les Noëls de tous les êtres qui tremblent

pour leurs aimés, et qui les donnent vingt fois par jour à la Patrie, en ajoutant, avec l'angoisse de Jésus au jardin des Oliviers : « Mais, si c'est possible, mon Dieu, éloignez de moi cette douleur ! »

Ô les Noëlés des pauvres gens qui n'ont plus un toit sur leur tête et qui errent sur les routes, ignorant où ils sont et où ils vont ! Dans leur cœur brisé, entendent-ils l'écho des doux Noëlés, vécués hier encore, dans leur pays maintenant dévasté, ou bien, ont-ils oublié Noël dans leur détresse affolée ?

Mes amis, ce n'est pas assez de gémir sur le sort de ces malheureux, mais de toutes nos énergies et de toutes nos ressources, il faut les secourir ! Les œuvres organisées sont nombreuses ; il faut, sans tarder, joindre notre humble effort à l'élan des âmes généreuses qui marchent en avant, organisant les secours et les coordonnent.

La Croix-Rouge, l'Aide à la France, l'œuvre de secours pour les Belges, etc., autant de manières de faire notre part, de témoigner notre

pitié efficacement.

Faisons de ce Noël un jour très beau, marqué du désir profond de donner, sans compter, notre travail, notre argent, notre cœur enfin, notre cœur français à nos frères de France qui font l'admiration du monde entier et dont nous sommes fiers, nous qui pleurions ici quand on les dénigrait autrefois.

C'est bien de les admirer, et on ne peut faire autrement que de les aimer ; mais, je vous en prie, ne nous faisons pas trop prier pour les secourir !

L

« Je vous souhaite bonne et heureuse »

Mes amis,

Je vous arrive aux dernières heures de l'année et je vous tends la main bien amicalement en vous souhaitant, à la canadienne, une bonne et heureuse année ! Mais vous êtes graves, moi aussi, et après notre poignée de mains, nous nous taisons. C'est que je vous ai souhaité l'impossible, croyez-vous ? Vous vous dites que l'année qui s'en va est triste et que l'autre sera peut-être plus triste encore ?

Oui, elle est triste, mais elle est belle aussi ! Il a tenu tant de désintéressement, de bravoure et d'héroïsme dans les jours de ses derniers mois ! La France, qui semblait repliée sur elle-même, s'est levée dans l'épreuve : grande, lumineuse et forte, elle a repris sa place bien haut, bien haut

au-dessus de toutes les autres nations ! Et en relevant la tête pour l'admirer et la vénérer, nous avons reçu d'elle une étincelle qui nous a rendus « plus bons » à notre tour.

Le souffle de charité qui a passé sur le Canada est admirable ! Les hommes, malgré les affaires diminuées et la pénurie d'argent, ont donné, donné sans se lasser, à toutes les mains tendues, et Dieu sait s'il y en a eu !

Dans les cœurs endormis, la bonté s'est éveillée, sortant de leur quiète existence les femmes dolentes, donnant du courage à d'autres qui se laissaient mourir de lassitude, secouant les frivoles et les extravagantes, prêtant aux grands cœurs dévoués la force nécessaire pour diriger la bonne volonté des autres, et les œuvres de secours ont surgi si nombreuses, si efficaces que nous pouvons en être fiers.

Non, l'année nouvelle ne sera pas plus triste que celle-ci. Sous ses voiles de deuil, elle laisse entrevoir l'Espérance, la confiance invincible dans la victoire, et nous ne devons pas nous laisser dominer par cette tentation de tristesse

toujours destructive d'énergie.

Ne soyons pas tristes, mais soyons sérieux. Nous arrêtant entre ces deux années, dont l'une s'en va avec tant de notre vie, et l'autre arrive avec tant de mystère qui nous concerne, nous verrons plus clairement des vérités auxquelles nous ne pensons pas assez. Et l'une de ces vérités, c'est que nous gaspillons beaucoup de forces morales à regretter l'irréparable, à trop attendre de l'avenir ou à trop le redouter !

C'est une erreur : il y a mieux à faire. Aujourd'hui est devant nous avec ses nécessités, ses devoirs immédiats, notre monotone tâche quotidienne. Au lieu de nous y donner toute, nous vivons dans le passé ou nous rêvons autre chose dans l'avenir, et il ne reste pour le présent qu'un cœur partagé, une activité molle et un malaise général qui ne peuvent produire rien de bon.

Nous savons que nous faisons mal puisque nous nous disons : « Plus tard, j'organiserai autrement ma vie... »

Plus tard ! Quand ? Aujourd'hui est le « plus tard » de l'année dernière... Y avez-vous pensé ?

Agir ainsi n'est pas vivre, c'est attendre pour vivre, et c'est bien imprudent, puisque nous ne savons rien... rien du temps qui est à nous.

Nous sommes fous, et c'est parce que nous ne réfléchissons pas assez... Profitons des heures graves de cette fin d'année pour mettre dans notre âme beaucoup de vie. Remplissons-la des vérités qui éclairent et qui fortifient, et donnons ensuite le surplus aux pauvres êtres qui n'en peuvent plus, parce que leur cœur est transi et que leur âme est endormie !

LI

Les sacrifiées

J'ai reçu des jolies cartes et de gentils billets à l'occasion « des fêtes », et ravie de ces pensées délicates qui venaient spontanément à moi, je regrettais pourtant de ne pouvoir donner une voix à ces mots aimables, et des yeux à ces amis inconnus.

Puis, à la réflexion, j'ai été bien aise que les choses soient ainsi : en principe, les petits mystères ne me déplaisent pas, et je trouve une douceur étrange à cette attirance exercée par ma pensée sincère sur les âmes où elle trouve un écho et une sympathie. Nous nous rejoignons par ce seul lien fragile, et d'une rencontre réelle surgiraient peut-être des heurts désagréables...

Continuez donc à m'écrire de jolies lettres, sans me dire qui vous êtes, sans savoir qui je suis,

et recevez mes remerciements pour le plaisir délicat que m'apportent vos messages.

Les lettres ! Quelle invention merveilleuse ! Quel réservoir toujours ouvert à nos idées, à nos sentiments, au tout de soi qui déborde et veut s'exprimer, mais qu'une pudeur morale étrange empêche de faire passer dans la parole parlée.

S'il y a tant de choses dans les lettres qui partent dûment adressées et affranchies, qui dira les trésors de vérité contenus dans les lettres déchirées qui ne partent jamais !

J'ai la curiosité de ces pauvres sacrifiées, et je sens que nous perdons là ce que l'âme humaine a de plus profond et de plus précieux : la vérité incapable de feindre, et de se taire plus longtemps ! C'est misérablement vrai que notre vie se passe à habiller, à parer ou à grimer la vérité de nos âmes, de telle sorte qu'elles sont toutes, les personnages masqués de l'immense tragi-comédie commencée dès que nous avons l'âge de raison, – l'âge de mentir – jusqu'à l'heure où la mort nous arrache notre masque.

Les êtres les plus sincères ont des réticences,

des délicatesses, des calculs, des prudences excessives, des prévoyances inquiètes qui les rendent muets quand il faudrait parler, que d'autres âmes souffrent de leurs silences, et qu'elles-mêmes se désolent de ne pas dire leur pensée.

Et quand les esclaves volontaires de la vie artificielle que nous acceptons servilement n'en peuvent plus, ils saisissent leur plume et écrivent d'abondance, fiévreusement, les mots qui résoudraient tant d'énigmes et qui rendraient claires tant de situations vagues et pénibles. Les femmes me comprennent bien. Laquelle n'a pas été tentée, de temps à autre, de descendre des planches où elle joue son pauvre petit rôle, avec tant de lassitude et tant de dégoût de la grande blague universelle ?

Plus encore que l'homme, la femme est asservie par cette loi de mensonge qui régit la société : il lui est aussi interdit de manifester ses sympathies que ses antipathies, elle doit cacher sous des sourires ses chagrins les plus légitimes ; quand elle voudrait enfermer ses bonheurs ou

cachez l'inquiétude qui la ronge, il lui faut recevoir, causer, parader, paraître s'intéresser aux péripéties de l'éternelle comédie humaine, en guettant son tour de donner la réplique.

Et un jour vient, où, se révoltant contre cette hideur du mensonge vécu, elle verse dans des lettres vivantes les seules choses qui comptent pour elle ; elle écrit les mots qui sont la substance même de son âme ; c'est sa vie qui passe là, sur les feuilles blanches.

Mais l'effort de la vérité voulant se faire jour a été vain ! L'orgueil, la réserve, l'éducation tyrannique ont le dernier mot. Tous ensemble, ils soufflent sur la grande lumière et l'éteignent... et la femme déchire nerveusement, en morceaux minuscules, son âme vraie, et elle s'en va rire plus loin avec son âme de comédienne !

Table

I.	S'aimer soi-même	4
II.	La petite servante	8
III.	Petite ville	13
IV.	Jours de neige.....	20
V.	Nos âmes	24
VI.	Une enquête	28
VII.	Son heure	32
VIII.	Discrétion.....	36
IX.	Les cierges	39
X.	Régime spirituel.....	43
XI.	Sages et femmes.....	47
XII.	? ? ?	51
XIII.	Tristesse	55
XIV.	Notre coin.....	59
XV.	Notre ami le diable.....	63
XVI.	En plein dégel	67

XVII.	À la « cabane ».....	71
XVIII.	Mariages de Pâques.....	75
XIX.	Professeurs de joie	79
XX.	De nos jours	84
XXI.	Le ciel aux simples.....	88
XXII.	Leur tort	92
XXIII.	Décrocheur d'étoiles	96
XXIV.	De retour !.....	99
XXV.	La maison fermée.....	102
XXVI.	Étoiles filantes.....	106
XXVII.	Leur charité !.....	109
XXVIII.	La mauvaise humeur.....	113
XXIX.	Son secret.....	117
XXX.	Le Bon Dieu passe	120
XXXI.	Inquiétude	123
XXXII.	La « Croche ».....	126
XXXIII.	Incomprises	133
XXXIV.	Méditation.....	137
XXXV.	Le phénomène.....	141

XVI.	L'art de s'accorder	145
XVII.	Fin du jour.....	149
XVIII.	Après un voyage	153
XIX.	La guerre	157
XL.	La « petite âme ».....	160
XLI.	Encore la petite âme.....	164
XLII.	Souvenir	168
XLIII.	Aidons-les !.....	172
XLIV.	L'Angelus	176
XLV.	Les âmes douces	180
XLVI.	Impression d'automne.....	185
XLVII.	Nos heures.....	189
XLVIII.	Pour les blessés !.....	193
XLIX.	Noël.....	198
L.	« Je vous souhaite bonne et heureuse ».....	202
LI.	Les sacrifiées.....	206

Cet ouvrage est le 102^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.